

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

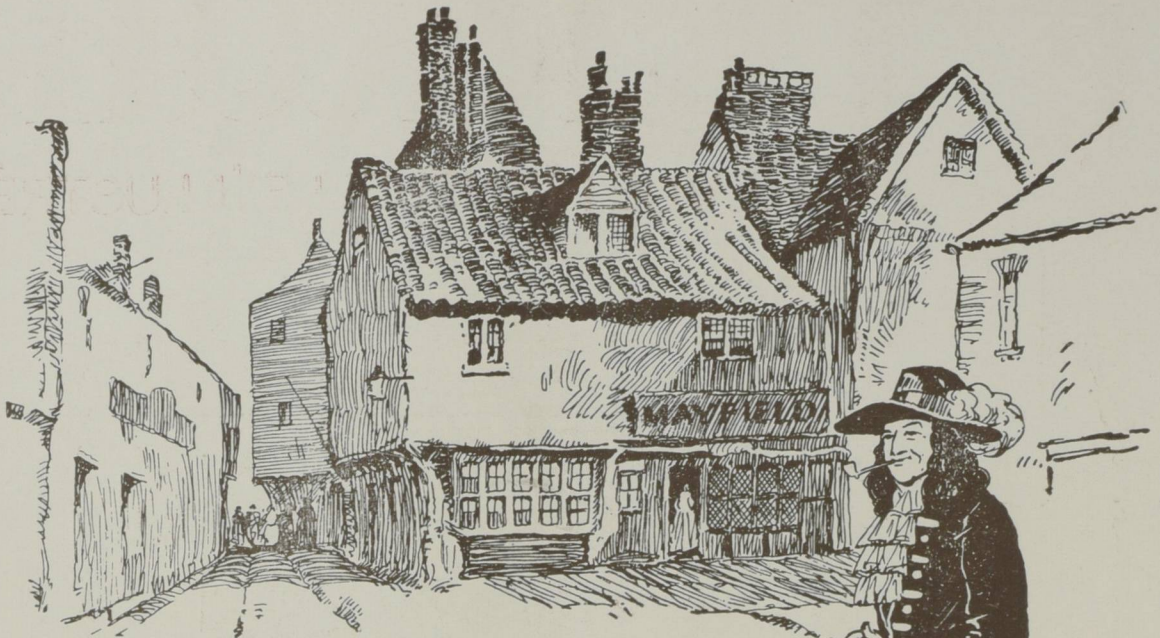
Le Violoniste



A l'époque joyeuse où le violoniste de chez-nous s'apprêtait à faire danser.
Mais maintenant au pays de Québec, ce n'est plus comme à l'époque de
Sallentin qui disait :

*Chez-nous la danse est un goût général
Toute la France est un grand bal.*

Arts, = Sciences, = Lettres



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VIII

QUÉBEC, FEVRIER 1928

No 10

Le Canadien-français

Un magazine de Toronto publiait dans son numéro de janvier 1928 un article intitulé : " Ce que veut le Canadien-français " et dans lequel l'auteur, qui n'est autre que l'hon. Monsieur Taschereau, premier ministre de la province de Québec, exprime son opinion sur la situation du Canada-français.

Il est pour le moins intéressant, en raison du grand prestige de la personnalité à laquelle l'article est attribué, d'en faire quelques extraits.

" Le Canadien-français a une profonde aversion pour les traits d'union. L'emploi du trait d'union lorsqu'il s'agit de désigner les Canadiens d'origine française est une affaire d'usage ; il n'a pas été institué sur le désir d'un citoyen de langue française d'être considéré comme appartenant à une race à part au Canada. Ce pays n'est pas celui des Canadiens-français, des Canadiens-anglais ou de tout autre Canadien avec un qualificatif. Si les habitants de ce pays valent le pain qu'ils mangent, ils doivent être Canadiens tout court, sans classification. . .

" Ceux qui insistent sur les traits d'union dans les désignations de races, se placent à certains points de vue particuliers. Ils parlent de domination canadienne-française, de ceci et de cela, de " blocs ", de ce que l'Ouest veut faire avaler à l'Est, et de toutes sortes de choses qui ne pourraient jamais exister si nous bannissons les traits d'union et les considérations géographiques. . .

" Dites, si vous le voulez, que cet attachement du Canadien-français à la langue maternelle a sa source dans le sentiment, et le Canadien-français s'avouera coupable, parce que c'est l'homme du sentiment, et qu'il est très attaché au folklore qui est comme son ombre. Il chérit sa langue, il en est jaloux et fier, mais il n'est pas moins fier de la bannière britannique qui reconnaît son caractère et lui donne la liberté, et de cette clairvoyance britannique qui sait que tous les hommes et les femmes ne sont pas faits de la même étoffe, mais que le monde serait réellement morne s'il en était ainsi.

" Chérir ses droits et ses coutumes, ce n'est pas être un pauvre citoyen. C'est quand un homme est privé de ses droits et de ses coutumes qu'il sent diminuer son esprit civique. Si nous voulons voir l'harmonie et la bonne entente régner dans ce pays, il faut que disparaisse à jamais cette rivalité mesquine entre les citoyens de langue différente. Ainsi, des gens préjugés ont souvent proclamé comme un fait qu'il y a pas ou peu de chance offerte à un citoyen de langue anglaise dans le monde des affaires, dans la vie politique ou dans les relations sociales de la province de Québec.

" Le fait que cet avancé soit une fausseté ne le rend pas moins dangereux lorsqu'il passe de bouche en bouche par tout le Canada, et en dépit de la réputation que lui offrent le contentement et la prospérité des citoyens de langue anglaise du Québec. Sur ce point, la trame des diffamateurs s'écroule d'elle-même, mais après que leur mensonge a fait son œuvre. Si nous sommes tous canadiens de cœur et d'esprit, les citoyens de langue anglaise doivent jouir de la même faveur dans le " Québec français " que les Canadiens-français dans la Colombie-Britannique. Mais si notre canadianisme est d'une autre essence, nous n'avons qu'à nous cantonner dans nos provinces respectives et admettre, pour toujours, notre isolement, notre bigoterie et notre étroitesse d'esprit. Ce pays ne doit pas être le théâtre de dissensions, de divisions de race ou de symbole. De l'est à l'ouest, de la prairie à la mer, tous Français et Anglais, nous sommes Canadiens, nous pouvons nous rencontrer partout sur un terrain d'entente, comme citoyens du Canada. Seul l'esprit de clocher peut nous empêcher de nous entendre " .

Il est bon de définir souvent notre canadianisme, tel qu'il doit être, parce qu'il oriente notre patriotisme, et il convient de savoir bon gré à l'honorable premier ministre du Québec de travailler si courageusement à déraciner des préjugés, dessiller les yeux de ceux, parmi nous comme parmi nos concitoyens d'origine différente, qui ont une tendance, le plus souvent funeste, à retrécir les conceptions de leur patriotisme.

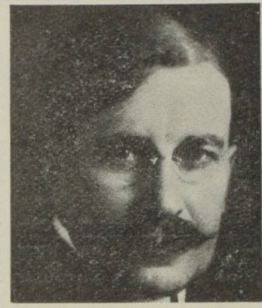
Georges MORISSET.

1917-1918

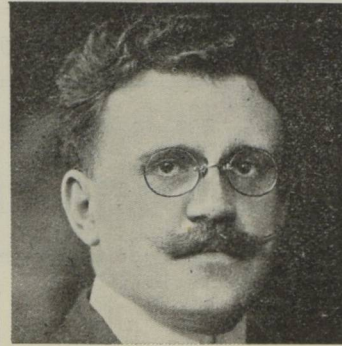
1927-1928

LA GENESE D'UNE SOCIÉTÉ ET L'HISTOIRE D'UNE DÉCADE

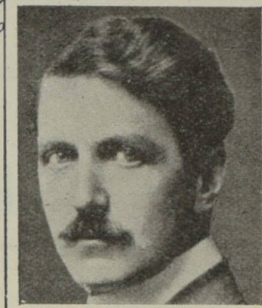
“ La loyauté de notre programme et les préoccupations purement patriotiques qui seules nous guident sont la garantie de l'efficacité et de la survivance de notre œuvre...”



M. DAMASE POTVIN



M. GEORGES MORISSET



M. ALONZO CINQ-MARS

LES TROIS FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ
DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES
DÉCEMBRE • 1917

(Vignette du menu-souvenir.)

Le 13 février 1928, une centaine de sociétaires célébraient au club des journalistes, les noces de ferblanc de cette société que ses amis les plus sympathiques appellent la Société du Terroir,

Il appartenait bien à celui qui en avait été l'un des plus fidèles officiers et surtout le “ perpétuel ” secrétaire-archiviste d'en faire l'histoire. Aussi M. Damase Potvin, à l'invitation du président de cette réunion littéraire et musicale, sous forme d'un dîner-causerie solennel, dépouilla-t-il ses archives pour décrire les jours fastes et néfastes, les phases joyeuses ou angoissantes, les périodes d'optimisme ou de pessimisme d'une association dont les faits et gestes nombreux ont toujours attesté une vigoureuse et surprenante vitalité.

“ Mesdames, c'est au tour de M. le secrétaire-archiviste...”

LE DIRECTEUR.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Un poète, bohème comme le sont à peu près tous les poètes, excepté, bien entendu, ceux de Québec, s'est écrié, un jour de nostalgie des années de la longue chevelure :

“ Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans ! ”

Il voulait, sans doute, exalter les bonnes heures où vibra sincèrement la poésie dont son être était plein et qu'avaient alors respecté les contingences de la vie ; la poésie des solitudes... des greniers.

Car, les greniers ont joué, apparemment, un grand rôle dans les développements non seulement de la poésie mais

de toute la littérature. Que d'écoles, que de cénacles, que de cercles ou de sociétés littéraires et intellectuelles ont vu le jour dans des greniers !

Je m'empresse de dire que cette condition de naissance n'est cependant pas nécessaire à l'existence et à la bonne qualité de toutes les sociétés intellectuelles, littéraires ou scientifiques, du moins, chez nous, dans notre petite patrie laurentienne où l'on se plaît à dire que l'aisance est plus générale qu'ailleurs et cela un peu dans toutes les classes... et nous en avons une preuve dans notre Société des Arts, Sciences et Lettres qui n'a pas vu le jour dans un grenier mais dans un coquet logement de la rue des Franciscains,— ce qui ne lui a pas valu, non plus, les stigmates de la déchéance et de la nullité.

Voilà dix années de cela !

Ce logement que je viens de rappeler était la maison de celui qui fut le premier président de notre société, notre excellent ami Georges Morisset, que nous avons prié, en cette qualité, d'être, ce soir, l'hôte de cette fête tout intime de notre dixième anniversaire.

Un samedi de l'automne de 1917, M. Morisset à qui les succès des travaux d'une entreprise qui lui est particulièrement chère, laissaient quelques loisirs, convoquait chez lui deux journalistes : M. Alonzo Cinq-Mars qui nous a malheureusement quittés, voilà quatre ans, pour d'autres cieux moins voilés par notre prosaïque “ nordet ”, et votre humble serviteur, M. Georges Morisset, qui avant d'entrer dans la Commission de l'Exposition Provinciale de Québec, avait, comme on dit, “ fait dans les gazettes ”, se considérait encore, alors, un peu, beaucoup, voire même passionnément journaliste. Il communiqua à ses deux confrères, en un tournemain, une idée qui lui trottait dans la tête depuis quelques mois, disait-il, et dont la réalisation portait la fondation d'une société qui grouperait à Québec ceux des nôtres qui ont le désir d'encourager, par les moyens qui sont à leur

disposition, les arts, les sciences et les lettres, et de produire devant le grand public les jeunes et les timides qui avaient du talent.

Inutile de vous dire que Cinq-Mars et moi épousâmes d'emblée l'idée de Georges Morisset. Et la Société des Arts, Sciences et Lettres était née.

Le hasard arrange généralement bien les choses et j'aime à signaler cette coïncidence qui fait que la Société des Arts, Sciences et Lettres conçue par trois journalistes, se trouve réunie, pour célébrer son dixième anniversaire, dans le Club des Journalistes ouvert voilà un mois seulement, comme tout exprès pour abriter la manifestation des résultats de cette idée réalisée voilà dix ans.

Comme quoi donc, Mesdames et Messieurs, il peut arriver, comme cela, un jour, disons par hasard, à des journalistes d'avoir ensemble une idée.

Notre Société des Arts, Sciences et Lettres était donc fondée. Mais que de chemin elle avait à parcourir avant d'être une chose définitive. Il fallait un gros trousseau au nouveau-né. Il était nu et informe. Il lui fallait subir le lot de tous ceux venant en ce monde. A la façon bretonne, on le malaxa pendant quelques minutes afin qu'il devînt fort et vigoureux ; puis on le mit au berceau et les trois heureux journalistes — qui, entre nous, se portaient à merveille — encore qu'on fut alors en pleine période de prohibition burent à la santé de la petite — car c'était une fille, — chacun un plein verre d'un excellent cru...

Ils se quittèrent en se donnant rendez-vous le samedi suivant dans le bureau de la Commission de l'Exposition Provinciale mais chacun en promettant d'amener avec lui un ami. Effectivement, le samedi suivant nous étions six au rendez-vous. La petite fut sortie du berceau et minutieusement examinée. On lui trouva un air de vouloir vivre qui faisait plaisir. Autre rendez-vous, cette fois, des six, au samedi suivant avec encore chacun un ami. Et nous étions douze. Il y eut, enfin, un quatrième rendez-vous, huit jours plus tard ; nous fûmes vingt-quatre.

L'effectif fixé pour le baptême de la petite, ou plutôt pour les élections des premiers officiers, était atteint.

La jeune Société des Arts, Sciences et Lettres prenait son rang dans le vaste monde.

Le procès-verbal de cette première séance, dois-je rappeler, portait la date du 1er décembre 1917. A la fin de ce procès-verbal ont été consignés les noms de ceux qui doivent être regardés comme les fondateurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres — les trois que je viens de nommer devant être considérés plutôt comme les initiateurs.

Voici les noms de ces fondateurs officiels de notre société tels qu'enregistrés dans le procès-verbal en question : MM. Avila Bédard, Lionel Bergeron, Alonzo Cinq-Mars, Louis-Joseph Doucet, Wilfrid Edge, Lorenzo Labrecque, J.-Henri Lavoie, Antoni Lesage, Armand Létourneau, Georges Maheux, G.-Emile Marquis, Alfred Mercil, Georges Morisset, Joseph Patry, Théo. Paquet, Damase Potvin, Henri Pouliot, Edmond LeMoine, Joseph Labelle, Henri Talbot, Alphonse Désilets, Raoul Renault, Wilfrid Lacroix, G.-C. Piché.

Pendant les dix années qui se sont écoulées depuis cette première séance de notre société deux de ceux dont nous venons de citer les noms sont disparus. Qu'il me soit permis, un instant, avec vous, de m'incliner sur ces deux tombes.

Elle est permanente et active cette délivrance qui enlève l'homme à la terre tout en le laissant dans le cœur de ses amis. C'est là, au cœur des vivants, qu'est le véritable cimetière, et nous finissons par n'être plus que des nécropoles où nous nous entretenons avec ceux que l'on n'aperçoit plus. Les morts s'y pressent. Mais il y a toujours de la place.

Il n'y a pas de fosse commune. Chacun a sa place particulière. Les chers morts en sortent souvent. Ils secouent leur linceul et nous parlent. Qui êtes-vous, vous qui nous appelez, ce soir ?

C'est Joseph Patry, notre premier trésorier, qui, le 20 mai 1921, s'endormait de l'éternel sommeil après une longue et pénible maladie soufferte avec une admirable résignation ; c'est, plus tard, le 9 janvier 1922, Edmond LeMoine, peintre de grand talent, qui s'en est allé d'où l'on ne revient pas dans des circonstances qui rendaient encore plus pénibles, presque tragiques, sa disparition ; enfin, plus tard encore, c'est Georges-Émile Tanguay, l'un de nos membres de la première heure, architecte de réputation qui partait pour toujours laissant des travaux qui immortalisaient sa mémoire.

M. LE PRÉSIDENT,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Les premières années de notre société ne furent pas toujours souriantes et l'on ne vit pas, à l'aube de chacune d'elles, les classiques doigts de rose de l'aurore entr'ouvrir les rideaux de nos matins. Des brouillards s'étendirent souvent, opaques et opiniâtres et nous vécûmes des moments où franchement nous désespérions de voir le jour où nous réapparaîtrait le soleil.

Des rayons cependant percèrent à plusieurs reprises venant réchauffer, en particulier, le cœur de notre trésorier. Ils brillèrent d'un éclat réjouissant au fond de notre coffre-fort. Mais ils furent de courte durée. En 1921, notamment, un nuage qu'en langage astronomique, on appelle un Cumulus, mais que les astronomes de la finance nomment généralement Banqueroute, apparut au fond de notre horizon.

La situation toutefois n'était pas désespérée. La confiance ne mourut pas dans l'âme de nos administrateurs et au creux des sillons que nous avions tracés pendant quatre ans dans le domaine que nous rêvions d'exploiter, l'on vit constamment poindre, mais à l'état lancinant, comme en temps de sécheresse dans les prés, la petite tête verte de cette plante vivace et tenace qu'est l'espoir.

Peu après vint cependant la bonne pluie, rafraîchissante et entremêlée de soleil, et la petite plante prit fortement racine. Elle grandit avec célérité, se couvrit de feuilles et même de fleurs, au point qu'aujourd'hui, sans trop de témérité, dans le champs de ceux qui l'on cultivée, l'on peut croire qu'elle est assez forte pour braver désormais toutes les intempéries.

Cette pluie bienfaisante dont je viens de parler a commencé de tomber pendant cette année 1921-22 sous forme d'un premier octroi annuel de \$500.00 qu'après maintes démarches, lettres, entrevues et délégations de notre part, le gouvernement provincial accordait à notre société. Depuis, la générosité gubernatoriale s'est continuée sans interruption, chaque année, à notre égard. Je profite de l'occasion pour exprimer, au nom de tous les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, notre profonde gratitude à l'honorable L.-A. Taschereau qui s'est fait ainsi notre généreux Mécène.

M. LE PRÉSIDENT,

Je n'entreprendrai pas de relater par le menu les actes de notre société pendant ses dix années d'existence, même nos manifestations publiques. Ce serait évidemment fastidieux et trop long. Qu'il me suffise de rappeler que pendant cette décennie, chaque année, notre société a tenu une moyenne de 6 manifestations publiques sous forme de concerts, de conférences, d'expositions, etc. Et nous ne pouvons compter

toutes les séances générales et spéciales au cours desquelles nous eûmes ce que nous appelions nos "causeries du samedi" qui furent fondées au début de l'année 1919. Nous avons compté pendant ces 10 années, 44 de ces causeries.

Qu'il me suffise encore de rappeler quelques-uns de nos actes :

L'une des plus brillantes manifestations, croyons-nous, de l'activité de notre société a été, sans contredit, l'érection du mausolée élevé à Péribonka, Lac Saint-Jean, à la mémoire de Louis Hémon, l'immortel auteur de "Maria Chapdelaine". L'inauguration de ce mausolée eut lieu le 21 septembre 1921 avec le concours de plusieurs personnages publics importants. Cette fête eut de lointains échos et elle contribua à faire connaître par tout le pays notre société.

Parmi les autres œuvres de notre société je tiens à signaler la fondation de notre revue *Le Terroir* dont la publication commença dès les premières années de notre existence, car notre revue va franchir bientôt, elle aussi, le Cap de la Décade. Elle vogue actuellement plus que jamais vers le port du succès; elle a franchi heureusement les passes difficiles des premières années. Son équipage a déjà éprouvé souvent, mais sans que cela paraisse trop, de lourdes difficultés mais il a toujours avec courage fait face aux vents contraires. L'existence du *Terroir* est depuis longtemps assurée et l'on sait qu'elle est présentement entre bonnes mains.

Qu'on me permette de rappeler encore d'autres grandes manifestations de la Société des Arts, Sciences et Lettres comme un grand concert-conférence qui eut lieu, le 18 juin 1919, avec l'abbé Lionel Groulx comme conférencier, dans la Salle des Chevaliers de Colomb ;

Une grande soirée, le 10 avril 1920, à l'Auditorium, avec la Symphonie de Québec et une conférence de Benjamin Sulte ;

Une "veillée du Bon Vieux Temps" conjointement avec la Société du Folklore d'Amérique, le 2 mai 1920, à l'Auditorium ;

Un grand concert également à l'Auditorium, le 10 avril 1921, avec Madame Berthe Roy et M. Paul Dufault comme artistes au programme ;

Un autre grand concert aussi à l'Auditorium, le 22 mai 1923, avec Mlle Lorraine Weyman et M. Charles Marchand comme artistes principaux ;

Une grande soirée de gala le 22 janvier 1922, à l'Auditorium, avec le concours d'un groupe d'artistes amateurs sous la direction de Madame Georgette Talbot-Robitaille, qui interpréta un opéra de Wikerlin ;

Inauguration le 16 février de nos diners-causeries avec l'hon. M. L.-A. David comme conférencier ;

En septembre, 1923, pendant l'Exposition Provinciale, la première de nos expositions de beaux-arts ;

Le 30 octobre 1924, inauguration par notre Société d'une première Semaine du Livre Canadien à Québec ;

Le 25 novembre 1922, exposition des œuvres de feu Edmond LeMoine au Séminaire de Québec sous les auspices de notre société ;

En septembre 1923, exposition par notre société des toiles de nos grands peintres canadiens achetées par le gouvernement de Québec ; visite du premier ministre et de plusieurs autres personnages au Salon du Terroir ouvert pour la circonstance dans le Palais Central de l'Exposition Provinciale ;

Le 27 décembre 1923, fondation des Guides Historiques de Québec, selon une idée conçue par l'un des officiers de notre Société, M. G.-E. Marquis ;

En mars 1924, premier de nos quatre grands concours littéraires ;

En septembre 1925, démonstration en juin, par la Société des Arts, Sciences et Lettres avec le concours de la Commission

de l'Exposition Provinciale, en l'honneur des anciennes familles du district de Québec.

Encore une fois, ce ne sont là que quelques-unes de nos œuvres citées au hasard de nos archives. Nous passons sous silence les mouvements auxquels nous avons été mêlés, les nombreuses résolutions que nous avons passées recommandant telle ou telle initiative, les excursions que nous avons organisées pour le plaisir et le délassement de nos membres, excursions printanières annuelles à la cabane à sucre, excursions au Moulin de Vincennes grâce à l'amabilité de notre président actuel, les suggestions que nous avons été appelés à faire en ce qui regarde, par exemple, les noms à donner à de nouvelles rues de Québec et aux salles du nouveau Château Frontenac, sur l'invitation de hauts officiers du Canadien Pacifique, et que d'autres choses encore !

Dans ce sommaire exposé de notre œuvre, malgré des difficultés qui, sans croître ni s'atténuer, en dépit de ressources souvent précaires, nous avons pu, encore une fois, assurer notre marche, nous développer, augmenter notre nombre et agrandir notre champ d'action. C'est que nous avons toujours fait en sorte de sérieusement garder, en tout et toujours, la plus sereine indépendance, la persévérance la plus tenace comme le plus notoire esprit de travail. Tout cela est soumis à bien des traverses que nous avons pu franchir. La loyauté de notre programme et les préoccupations purement patriotiques qui seules nous guident sont la garantie de l'efficacité et de la survivance de notre œuvre. Nous continuerons donc, s'il plaît à Dieu, de suivre notre chemin, tout droit, exclusivement guidés par ces pensées maîtresses.

Ce faisant, nous avons la conviction de promouvoir, dans la mesure de nos moyens, non seulement notre développement à l'intérieur mais aussi le rayonnement à l'étranger de notre bon renom traditionnel. Notre "Pays de Québec" n'est plus, en somme, à l'heure qu'il est, aux yeux du monde, un nouveau venu. Il a sa figure historique qu'il faut maintenir parce que c'est à la lumière qui en émane que doit se continuer la lutte pour assurer notre survivance. Nous aurions tout à perdre et en sacrifier les traits ou l'expression. Pour qu'il tienne sa juste place, il faut qu'on le reconnaisse toujours tel qu'on l'a connu, tel qu'on a commencé à l'aimer tel qu'on préfère l'aimer à présent. Risquer une méconnaissance au profit d'un exotisme sans mérite et sans gloire, ce serait risquer un abandon et, désormais, nul isolement n'est destiné à devenir ou à demeurer "splendide". D'un autre côté, il serait aussi sot d'annoncer que nous voulons régenter qu'il serait imprudent et lâche de nous borner à geindre. Vivre, d'abord, survivre, comme nous n'avons jamais cessé de le réclamer : le reste viendra par surcroît, au gré des jours. Et aussi, travailler, comme, du reste, le fait, le monde entier depuis le grand cataclysme du milieu de la décade que nous venons de vivre.

Et, à ce sujet, nous ne saurions manquer de relever une caractéristique de cette volonté du travail, dans le domaine de l'esprit, chez nous, et, plus particulièrement, parmi les membres de notre société. Sans y mettre de volonté préconçue, nous devons convenir que depuis quelques années, nous pouvons constater non sans satisfaction que le public lecteur non seulement ne diminue pas, mais augmente et tout particulièrement, les lecteurs du *Terroir*. Cela, en dehors de toute complaisance particulière, est à l'honneur de notre province et l'on nous permettra de nous en réjouir.

En terminant maintenant, M. le président, permettez-moi de mettre tout le doigté possible pour toucher la note optimiste. Comme toutes les institutions de sa nature, notre société avait une côte à gravir. Elle est, à l'heure qu'il est, croyons-nous, pas bien loin du sommet et elle n'a plus maintenant qu'à suivre sa voie sans trop de fatigues. Mais sur les hauteurs comme dans la plaine, il n'est pas prudent de s'ar-

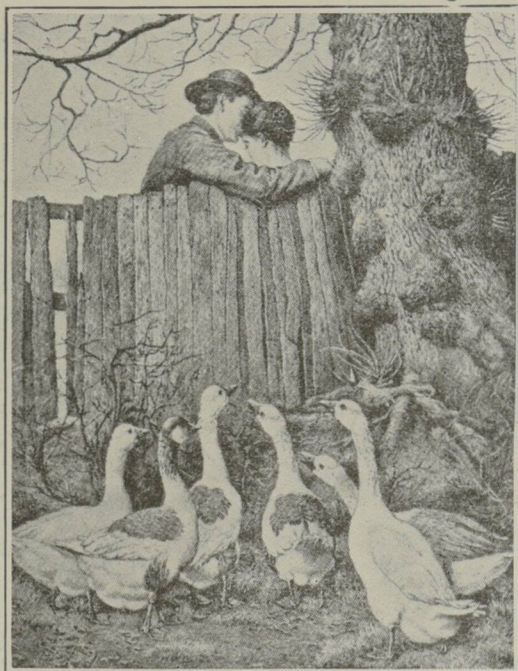
rêter trop longtemps pour contempler le paysage, se féliciter de ses efforts, ou se coucher pour le repos, dans des buissons et dormir. Il y a les dangers des hauteurs comme ceux de la plaine. Venant des combes voisines, des souffles délétères ou trop froids passent qui peuvent engourdir ou paralyser.

A la fin de 1921, troisième année de notre existence, nous nous souvenons d'avoir fait une halte au long de la côte que nous gravissons et nous avons assisté, alors, un peu inquiets, au combat des rayons et des ombres. Il y avait des vapeurs accumulées à l'horizon et que traversaient de pâles lueurs timides... Les flammes de notre astre étaient peu vives et d'une teinte que le regard pouvait affronter. Mais nous sentions qu'il avait assez de force en sa jeunesse pour livrer bataille aux brouillards du fond.

L'année suivante, nouvelle halte. Nous étions un peu plus haut. Alors des rayons piquaient droit au zénith par dessus les brumes où s'ouvraient, ici et là, de belles voies de lumière dans des espaces bleus. Des régiments de nuages battaient en retraite sous des rayons jaillis du globe en pleine ascension.

Nous avons monté encore et nous voici parvenus au sommet d'un autre échelon de la Montagne. Nous faisons, un peu plus prolongée, cette fois, notre halte coutumière pour jeter un coup d'œil derrière nous, respirer à pleine bouche et à plein cœur. Les ombres ont à peu près disparu en bas ; les chemins de lumière s'étendent plus larges, dans l'azur, et notre astre, M. le président, dispense, vraiment, avec plus de liberté, les clartés sur notre route au long de laquelle fleurissent maintenant des moissons.

Damase POTVIN.



La minute exquise à rendre tout le monde jaloux, même les oies !



LA BALANCE DU PHARMACIEN

L'officine n'a pas l'air tragique et sévère
Du retrait où Flammel, risquant de se damner,
Surveillait ses fourneaux sous un masque de verre
Et transformait en or le sang des nouveaux-nés.

Elle n'a rien non plus qui soit éououantable
Comme cette sinistre et sombre loggia
Où furent préparés les philtres redoutables
Qu'à ses festins servait Lucrède Borgia.

Mais, au milieu des rangs multiples de bouteilles,
La balance, à l'aspect pourtant inoffensif,
M'a souvent effrayé durant les soirs de veille
Où, las d'étudier, je m'arrêtais pensif.

Dans l'ombre elle brillait, fragile et délicate
Comme un jouet auquel on n'ose pas toucher...
D'un souffle elle oscillait sur ses couteaux d'agate
Et le poids d'un cheveu l'aurait fait trébucher.

Or, parfois, retenant avec soin mon haleine,
Je pesais un toxique aux perfides cristaux
En songeant que le poids d'une existence humaine
Était bien peu de chose au fond de ses plateaux...

Émile CODERRE,
de la Société des Poètes.

Montréal, février 1928.

JE VOUS AIME, CE SOIR...

Je vous aime, ce soir, d'une tendresse rare
Écluse en contemplant le ciel illimité
Splendide et laiteux comme un marbre de Carrare.
Je sens qu'autour de moi tout est calme et beauté
Comme au temps de Platon, de Virgile ou Térence.
La Nuit, comme une femme aux tristes yeux lassés,
Défait ses cheveux noirs aux subtiles essences.
L'horizon clair me plaît. Les nuages blessés
Y descendent, teintés de nuances vermeilles ;
Un souple velours bleu enveloppe les champs ;
Les collines, au loin, dessinent des corbeilles
Que la lune remplit de poussières d'argent.
Et devant ces splendeurs d'une forte nature
Mon cœur tendre s'agite et s'envole vers toi,
Vers toi, toute beauté, enivrante sculpture,
Âme fine et tendue avec une âpre foi,
Vers la chaleur, la ligne pure, la lumière,
Vers la sérénité lumineuse de l'air,
Et vers ces disques d'or qu'une main régulière
Ordonne sous tes yeux plus profonds que la mer.

Réginald LÉTOURNEAU.

SOIR

Ce soir, une langueur paisible et favorable
Enveloppe les bois et le lac murmure
Que baise en un soupir l'imperceptible vent.

Nous marchons au jardin. Mon âme vulnérable
Se penche sur la vôtre et se grise au parfum
Qui s'en échappe ainsi que d'un bouquet de roses.

Vous ne protestez pas. Le soir devient plus brun.
Le voile qu'il déroule avec art sur les choses
Met une ombre en vos yeux et l'amour en mon cœur.

Nous marchons sans rien dire, et pourtant nos pensées
Suivant leur souple essor montent comme fumée
Jusqu'au palais promis à leurs désirs en fleurs,

Pendant que lourdes d'or, de fièvres bucoliques,
Les feuilles de l'érable aux fibres de métal,
Sur le velours du sol tombent, mélancoliques,
Tel le premier aveu dans votre cœur loyal.

Réginald LÉTOURNEAU.



PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR. — La ville la plus pittoresque de l'univers.
"Natura foris industria crescit."



IL Y A DIX ANS



“ LE MOUVEMENT N'EST AUTRE QUE CELUI D'UN EVEIL NATIONAL —
SA TACHE EST DE CULTIVER LE TERROIR.”

“ La Société des Arts, Sciences et Lettres n'a nullement la prétention de poser à l'Académie ou de laisser entendre qu'il s'agit de l'organisation d'un cercle exclusif, d'un cénacle, ou d'un panthéon.”

Le 23 février 1918, une foule distinguée envahissait, et grâce à la courtoisie de l'Institut Canadien, la vaste salle des audiences du recorder, à l'hôtel de ville de Québec, à l'occasion de la première manifestation publique de la Société des Arts, Sciences et Lettres dont Son Honneur le maire de Québec, Monsieur Henri-E. Lavigneur, (aujourd'hui député à la Chambre des Communes) et Madame la Mairesse étaient les hôtes d'honneur.

Les quotidiens de l'époque nous rappellent ce qui suit : “ Ceux qui participèrent au programme musical de la soirée furent MM. Henri Gagnon, organiste, Henri Talbot et Robert Talbot, violoncelliste et violoniste, Alonzo Cinq-Mars, 2e vice-président de la Société, qui exécuta un chant de sa composition, et M. H. Bernier, avocat, organiste. Le président ainsi que le secrétaire de la Société, M. Georges Morisset et M. Damase Potvin, — pour donner l'exemple sans doute, — s'étaient chargés de la partie littéraire, le premier par une allocution dans laquelle il exposa le but de la société, et le second, par une conférence sur un sujet du terroir : “ Un pèlerinage au pays de Maria Chapdeleine.”...

Il ne semble pas inopportun de lire ou faire relire, dix ans après, cette allocution du président d'alors. A la lumière des motifs exposés, on appréciera peut-être la valeur du chemin parcouru. En tout cas, la voici :

LE DIRECTEUR.

ALLOCUTION DU PRESIDENT

MESDAMES ET MESSIEURS,

Votre aimable empressement à répondre à l'invitation qui vous a été faite et la sympathie qui s'en dégage si suavement et si bienveillamment donnent à cette manifestation intellectuelle un cachet de patriotisme éclairé. C'est l'âme canadienne-française qui une fois de plus se révèle à elle-même.

C'est donc une démonstration qui représente une idée.

Pour quiconque et pour quoi que ce soit une idée provient d'un sentiment. Dans toutes les actions humaines, Mesdames, c'est le cœur tout d'abord qui parle. Le cœur, c'est l'essence de la vie et tout sentiment découlant de cette source souvent abondante provoque ou suscite une idée. Toute idée crée instinctivement un mouvement, tout mouvement forme naturellement un groupe et tout groupe généralement évolue en association.

IDÉE, MOUVEMENT ET ASSOCIATION, — telle est, en trois mots, la synthèse de ce quelque chose qui nous rassemble aujourd'hui. Si vous le voulez bien, Mesdames et Messieurs, nous allons les analyser succinctement afin de démontrer jusqu'à quel point cette trinité naissante mérite le cordial accueil dont vous l'honorez.

N'est-il pas à votre connaissance, Mesdames et Messieurs, u'il y a quelque chose d'étrange, d'un nouveau attristant sur

cette terre canadienne, en ce qui concerne la survivance de notre race? Notre sentiment de sauvegarde et notre souci de protection de nous-mêmes ne s'éveillent-ils pas plus vivaces à la suite des événements des derniers temps et surtout des antipathies qui se dévoilent, des complots qui se trament ou s'ourdissent et des incidents qui surgissent?

Voilà, tout simplement, la genèse de l'idée de cette première manifestation destinée à s'agrandir, à se prolonger et à se perpétuer. Personne n'ignore ou personne ne peut raisonnablement ignorer que notre époque est pleine d'horizons sombres. L'heure est grave au double point de vue de nos chères traditions et de notre avenir économique. Un grand point d'interrogation s'offre à notre réflexion et des questions empreintes d'inquiétude se pressent sur les lèvres de chacun de nous lorsque nous nous permettons de songer un peu à l'actualité. Il convient alors de bien analyser ce que nous sommes, nous, les Canadiens français, sur cette terre d'Amérique, et de trouver une solution aux problèmes qui se posent.

En effet, les événements bouleversants de notre époque ne nous indiquent-ils pas que nous sommes à un tournant dangereux de notre existence ou de notre histoire? Ne sommes-nous pas tentés parfois de nous demander si ce n'est pas même le dernier chapitre que nous écrivons, l'épilogue?

Et serait-ce faire preuve d'un pessimisme de mauvais aloi d'affirmer que nous vivons plutôt dans une mentalité d'indifférence, doublée peut-être d'un certain snobisme à l'égard de tout ce qui est étranger à l'âme canadienne-française, pour les problèmes pressants de l'heure présente, que nous subissons même avec une certaine froideur ou une certaine passivité le déclin de notre influence et que nous nous affaiblissons sous la poussée constante de certains événements ou d'une conspiration secrète, sourde, tenace, persistante qui se produit à intervalles de plus en plus fréquents, avec une audace qui nous étonne et avec une allure qui nous épouvante.

La race française au Canada ne se sent-elle pas chez elle moins que jamais? On semble vouloir la chasser de certaines provinces pour la circonscire, tout comme si l'on avait le projet odieux de la proscrire. La province de Québec semble devenue un camp de concentration, tout comme pour des prisonniers de guerre, des ennemis, des vaincus. N'est-on pas justifiable de se demander lorsque l'on nous aura ainsi parqués : “ Qu'est-ce qu'il adviendra de nous? ” Et une fois ainsi circonscrits et proscrits, est-ce que ne sonnera pas pour nous alors l'heure du dépouillement définitif de tous nos droits, toutes nos traditions, de tout enfin ce qui nous est cher.

Le grand problème qui se pose alors à la suite de ces observations toute naturelles prend plutôt la forme presque tragique d'un dilemne et auquel a à faire face aussi, selon un grand publiciste mais aussi un homme d'action, M. Edouard Herriot, maire de Lyon, la race française sur le continent européen :

“ IL FAUT GRANDIR OU MOURIR ! ”

Il est de la nature même d'une idée, si toutefois elle se propage, de prendre plus de consistance, surtout si elle répond à des sentiments généralisés et alors se crée un mouvement. Tout mouvement signifie vie et action. Il signifie aussi, s'il est dominé par une idée généreuse, une gravitation constante vers les sommets d'un idéal.

“ La grandeur d'un peuple, a dit Victor Hugo, ne se mesure pas plus au nombre que la grandeur d'un homme se mesure à sa taille. L'unique mesure, c'est la quantité d'intelligence et de vertu.”

Intelligence et vertu ! Voilà tout un programme ! C'est un programme commun à tous les peuples, et c'est un programme d'action qui s'impose plus que jamais à la race française en Amérique, c'est un programme conditionnel, essentiel même à sa survivance ; elle ne peut échapper ou faire exception à cette souveraine et suprême loi qui gouverne les peuples et les nations.

Il lui incombe donc de bien se connaître,— se connaître soi-même,— n'est-ce pas là une maxime aussi vraie et aussi sage qu'elle est antique et presque solennelle,— de connaître sa famille et de connaître son pays. Ne lui incombe-t-il pas non plus de prendre conscience de ses facultés, de ses besoins, de ses aspirations et de ses ressources ? Ne lui faut-il pas non plus ces qualités transcendantes, éminemment sociales, qui conduisent au succès, telles que l'amour, . . . mesdames, l'amour de la patrie, l'amour du travail, la science, la clairvoyance, le courage, l'énergie, la constance, la légitime fierté, les nobles ambitions et les louables initiatives, le sentiment de l'honneur et la passion du beau, du bon et du vrai !

Tout programme implique mouvement. C'est donc un mouvement en puissance dans le domaine de l'intelligence et de la vertu, dans le domaine des conquêtes, dans le domaine qui conduit vers la maîtrise et la supériorité. Si le mouvement est en puissance, il nous appartient, il est de notre devoir de l'appliquer, de le maintenir et de le fortifier.

Mesdames et Messieurs, vous avez compris, n'est-ce pas, que l'idée dominante, c'est la culture de l'âme canadienne-française dans la plénitude de ses facultés et que le mouvement n'est autre que celui d'un éveil national.

L'idée est-elle digne de votre attention et de votre approbation ? Le mouvement est-il digne de la participation de vos efforts ? Nous osons le croire. L'idée commande l'action, la vie ; le mouvement comporte la lutte.

Et me permettez-vous, ici, mesdames et messieurs, au risque d'être banal même auprès d'un ancien bachelier ès-lettres ou d'un jeune rhétoricien, de rappelés ces vers de Victor Hugo d'une inspirante et éternelle actualité :

“ Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.”

*
* *

De cette idée telle que décrite, de ce mouvement tel que défini a surgi un groupe et est née une association.

Et c'est ici, Mesdames et Messieurs, que j'ai le très grand honneur de vous présenter

LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES

C'est une débutante ! Son charme le plus prenant, pour le moment, c'est sa fraîcheur qu'elle doit probablement aux frimas qui l'ont vue naître.

Ceux qui croient avoir des titres à sa paternité prétendent, — est-ce trop de présomption de leur part ? — qu'elle est de bonne race et qu'elle peut figurer avec quelque avantage dans le monde de l'intellectualité.

Si elle est modeste dans sa tenue elle a néanmoins la coquetterie de vouloir grouper autour d'elle tous les Canadiens français “ désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les

sciences et les lettres.” Chez elle seront les bienvenus tous ceux qui, en raison de leurs aptitudes ou de leurs goûts, peuvent l'aider à atteindre le succès qu'elle ambitionne. Elle est même disposée,— honni soit qui mal y pense ! — à accorder des faveurs à tous ceux qui voudront bien la parer de quelques bijoux littéraires, scientifiques ou artistiques, et elle honorera de son intimité ces privilégiés qui lui donneront ou qui pourront lui faire quelques cadeaux sous forme de services appréciables. Pour avoir des titres à lui faire la cour, sa chaperonne, Madame l'Existence, exige une contribution annuelle de dix dollars, payable en deux versements.

Mais notre débutante entend bien payer de retour les attentions dont elle sera l'objet. Ses moyens d'action seront aussi nombreux qu'intéressants, éducatifs et récréatifs ; ce sont des conférences, des concerts-boucane, des cercles d'études, des concours littéraires, des expositions d'œuvres d'art, des bourses de voyage et même la publication de revues, etc.

Notre débutante, Mesdames et Messieurs, ou plutôt notre association, parce qu'il convient d'abandonner l'allégorie que de trop prudes critiques trouveraient peut-être un peu risquée, n'a nullement la prétention de poser à l'académie ou de laisser entendre qu'il s'agit de l'organisation d'un cercle exclusif, d'un cénacle ou d'un panthéon. Non, loin de là, et bien loin de là. Elle est tout simplement une mobilisation en quelque sorte de toutes les aptitudes, de toutes les facultés et de toutes les énergies, en somme de tous les gens d'action, non pas seulement pour entreprendre une simple défensive dans cette lutte de bon aloi qui s'offre à son activité,— car défensive signifie plutôt décadence mais une vigoureuse offensive — ce qui signifie conquête et succès — dans le domaine des préoccupations de l'heure présente. Le monde est aux vaillants.

La Société des Arts, Sciences et Lettres n'entre pas en lice comme une rivale ou comme un substitut à tout autre mouvement. Bien au contraire, elle estime que sa tâche ou que le programme auquel elle entend s'appliquer est assez vaste et assez large pour ne nuire en aucune façon à l'action bienfaisante d'organisations de quelque analogie. Sa tâche est de cultiver le terroir. Déjà son effectif d'au-delà de cinquante membres — des recrues d'une admirable bonne volonté et de talents remarquables, — ils ont choisi le médiocre parmi eux pour vous en faire part,— se réunit tous les samedis soir et promet à chaque mois d'offrir au public un régal artistique, scientifique ou littéraire, mais assurément et de plus en plus un écho de l'âme canadienne-française.

C'est ainsi qu'elle entend démontrer son à propos et son utilité.

*
* *

Pour justifier davantage, Mesdames et Messieurs, cette idée, ce mouvement, cette association dont je viens de vous entretenir, en abusant peut-être de votre si bienveillante attention, me permettez-vous d'apporter le témoignage d'une personnalité que vous connaissez sans doute : M. Léon Bourgeois :

“ L'association, disait-il, est une chose merveilleuse. Nous sommes tous pleins de bonne volonté, nous ne demandons pas mieux que de travailler, et cependant nous ne réalisons rien. Pourquoi ? . . . Parce que les volontés sont éparses. La volonté d'un homme, qu'est-ce que c'est dans l'immensité des forces qui se heurtent dans la bataille sociale ? . . . Qu'est-ce que c'est la volonté d'un homme, quel que soit son génie, quelle que soit son énergie, quels que soient ses efforts, s'il reste seul ? . . . Ah ! si, au contraire, il réussit à mettre en commun un faisceau de bonnes volontés, tout change, sa force se trouve centuplée du jour au lendemain. L'association n'additionne pas les hommes les uns aux autres, elle n'additionne pas les efforts individuels aux efforts individuels ; l'association multiplie les efforts individuels par les efforts individuels, et là où on est dix, on a la force de cent, parce qu'au lieu de subir le conflit des intérêts qui affaiblit l'effort de chacun, on a les coudes serrés de ces dix hommes qui font la trouée dans les foules.”

N'est-ce pas un philosophe français, Alfred Fouillée, qui a dit :

“ Rien ne se fera sans nous, et le progrès général n'aura lieu que si nous l'assurons par notre propre progrès personnel, par notre force de caractère et d'intelligence... A nous de prévoir et de préparer l'avenir ; il sera ce que nous l'aurons fait nous-mêmes.”

Mesdames et Messieurs, nous ne voulons pas mourir, n'est-ce pas? C'est la voix de la famille, de la race qui nous le crie. Si nous ne voulons pas mourir, il nous faut grandir. L'avenir, ceux qui viendront après nous, le réclame.

C'est à vous, c'est à nous qu'il appartient de travailler à notre grandeur ! La grandeur si généreuse de l'âme française nous le commande !

La Société des Arts, Science et Lettres sollicite vos intelligents efforts et votre précieuse collaboration !

Mesdames et Messieurs,

En son foyer hospitalier, tout imprégné des espérances parfumées de la vogue, notre débutante, la Société des Arts Sciences et Lettres, vous souhaite aujourd'hui et toujours la plus cordiale bienvenue.

*
**

Monsieur le Maire,

La Société des Arts, Sciences et Lettres est toute heureuse et fière de bénéficier, ce soir, à la fois de votre présence et de votre hospitalité.

Elle en profitera tout d'abord pour vous offrir les prémices de ses hommages, ses respectueuses félicitations à l'occasion du nouveau mandat que viennent de vous confier, à juste titre d'ailleurs, vos concitoyens, et ses souhaits les meilleurs pour saluer, si ce n'est pas une indiscretion, votre récent cinquantième anniversaire de naissance.

Notre société est toute fière et heureuse également de vous exprimer sa très haute appréciation de votre bienveillance à son égard, puisque vous l'honorez de votre précieuse sympathie et de votre généreuse courtoisie.

Madame la Mairesse,

Vous qui partagez avec votre mari, et ce n'est pas sans raison, la gloire d'œuvres patriotiques vraiment remarquables, qui connaissez les angoisses que suscitent les fragiles existences, permettez à notre débutante de se recommander à votre maternelle sollicitude. Sous l'égide de Madame Lavigneur, notre débutante, qui est sans doute un peu impressionnable, croit y voir l'augure d'une longévité remplie de succès et de triomphes.

A Monsieur le Maire, à Madame la Mairesse,

NOS PREMIERS HÔTES D'HONNEUR

Bienvenue aujourd'hui, Bienvenue toujours ! et de même à cet auditoire distingué.

Avec un éternel merci !



“SALUT FILIAL”

Pièce due à la plume de Maurice Morisset, président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, et récitée samedi, le 11 février 1928, au banquet du 75^e anniversaire, par M. Oscar Auger.

Institut Canadien, sentinelle avancée
Chaud Foyer de lumière éclairant la pensée,
Nos cœurs reconnaissants veulent chanter ce soir
Tes gestes glorieux et tes nobles espoirs.

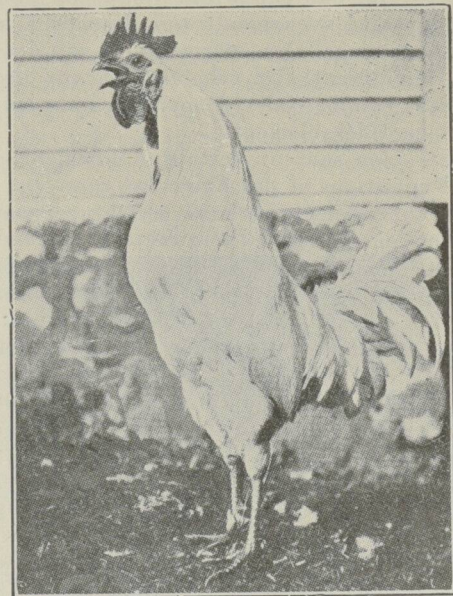
Institut Canadien, vieux lutteur invincible,
Toujours au premier rang, debout comme une cible,
Tu n'as jamais permis que tes fiers bataillons
Se déclarent vaincus et baissent pavillon.

Institut Canadien, puissante forteresse
Où se sont retranchés nos soldats en détresse
Aux grands jours de combat, nous saluons en toi
L'immuable rempart de la langue et la foi.

Institut Canadien, l'heure de délivrance
Vient enfin de sonner pour le verbe de France,
Grâce à tes alliés, grâce à tes soins pressants,
La terre ontarienne entendra nos accents.

Institut Canadien, nous resterons fidèles
Aux géants du passé qui furent nos modèles
Sous la garde de Dieu, grands par ton souvenir,
Tu verras tes enfants marcher vers l'avenir.

Maurice MORISSET.



Un chanteclerc qui salue l'aurore du printemps et, fixant ses faisanes, s'apprête aux galanteries !

LA QUESTION DE L'EXPOSITION

Promouvoir le progrès dans tous les domaines

Voilà le but des expositions, et voici celui des foires :

FACILITER LES TRANSACTIONS COMMERCIALES

A l'heure où certaine institution de cette nature et de chez nous paraît sur le point d'évoluer, les expositions sont les baromètres des arts, des sciences et même des lettres,— nous avons pensé qu'il n'était pas hors de propos de reproduire cet article d'un expert belge, M. le comte A. van der Burch, sur le but des expositions et des foires, sur le caractère didactique et moral des premières et sur l'objectif commercial des secondes. Les expositions sont bienfaitrices " par les occasions qu'elles donnent aux hommes de se rencontrer, d'échanger des idées, de se mieux connaître."

LE DIRECTEUR.

Les Expositions et les Foires commerciales sont devenues des facteurs importants dans l'organisation économique des temps modernes. Elles se sont tellement multipliées, qu'il devient nécessaire de les soumettre à une réglementation, issue d'accords internationaux, si on veut que leur action soit bienfaitrice.

Au début de 1914, le Calendrier des Expositions en préparation ou projetées dépassait le chiffre de 750 pour la décennie en cours.

Avant la guerre, il subsistait quelques Foires, dont il faut rechercher l'origine dans le lointain Moyen-Age, dont les plus célèbres étaient celles de NURNI-NOVGOROD et de LEIPZIG.

Les difficultés de déplacements et des échanges commerciaux, nées des restrictions de toutes espèces qu'avait engendrées la guerre, ont donné une impulsion nouvelle aux Foires. Pendant les événements qui désolaient le monde, ces réunions commerciales, périodiques, en des endroits déterminés, facilitèrent aux acheteurs et aux producteurs les transactions commerciales. Depuis la guerre leur nombre a augmenté considérablement.

On constate, non sans un certain étonnement, que l'initiative des Expositions et des Foires est rarement prise par des groupements de producteurs et de consommateurs, dont elles sont censées servir les intérêts, mais généralement par des groupements, voire par des particuliers, qui n'ont point d'attaches directes avec les industries. Parmi les promoteurs de ces entreprises, les uns sont mûs par le mobile très généreux de rendre service aux intérêts économiques, d'autres, dont l'horizon est plus restreint, n'envisagent que le développement d'intérêts locaux ; et un certain nombre ne voient, au premier chef, que l'occasion de se créer des situations personnelles.

Si un grand nombre d'Expositions ont eu une utilité incontestable, en donnant un essor nouveau aux progrès de l'industrie, des relations économiques entre les nations, d'autres se sont terminées par des fiascos lamentables.

L'organisation des grandes Expositions exigeait avant la guerre la mobilisation de sommes importantes, et elles grevaient lourdement le budget des industriels qui y participaient. Le renchérissement de la vie dans tous les pays, la dépréciation de la monnaie chez un grand nombre de peuples, conséquences de la guerre, ont eu pour résultat de multiplier par un coefficient extrêmement élevé les frais afférents aux organisations des Expositions et des Foires, qui ont

eu lieu depuis la Paix. Il importe donc plus que jamais d'étudier avec la plus extrême prudence s'il y a réellement utilité d'organiser certaines Expositions et certaines Foires ; et il est hautement désirable que les organismes groupant les intérêts divers qu'elles sont censées servir soient consultés au sujet de l'opportunité que présentent ces manifestations.

Nous nous occupons principalement dans cet article des Expositions, qui sont particulièrement onéreuses, tant pour les finances des pays qui les organisent, que pour le budget des industriels qui sont appelés à y participer.

EXPOSITIONS - FOIRES

Il serait utile, peut-être, d'établir au préalable ce qui différencie essentiellement les Expositions des Foires.

Les " Expositions ", dont l'initiative fut prise à la fin du XVIII^e siècle par LE PLAY, sont avant tout des concours, des jurys étant chargés de juger de classer les objets exposés et de décerner des récompenses aux producteurs. Les Expositions montrent avant tout des objets finis : elles permettent de réaliser les progrès accomplis dans les différentes branches de la production. Leurs programmes permettent à toutes les branches de l'activité de se manifester, ils comprennent la présentation des méthodes et recherches scientifiques de l'enseignement et des œuvres sociales. Elles présentent donc aussi un caractère didactique, et visent à promouvoir le progrès dans tous les domaines.

Le but des " Foires " est de réunir périodiquement, pour un laps de temps très court, des échantillons de matières brutes et de produits fabriqués, et uniquement dans le but de faciliter les transactions commerciales.

A l'origine, l'accès des Foires était uniquement réservé aux visiteurs qui venaient dans le but de traiter des affaires ; il était interdit à la foule que n'y attirait que la curiosité ; et, dans plusieurs de ces organisations, actuellement encore, les acheteurs seuls sont admis à certaines heures du jour.

Les Expositions, en plus de leur caractère économique, poursuivent un but didactique et moral ; les Foires ont uniquement un objectif commercial.

Au début de ce siècle, les producteurs exposants avaient reconnu la nécessité de se grouper pour défendre leurs intérêts. En 1885, naquit en France, le *Comité Français des Expositions à l'Etranger*, groupement d'industriels visant surtout à défendre les intérêts des exposants dans les Expositions qui se faisaient en dehors de la France. Pour être membre de cet organisme il fallait avoir obtenu, au minimum, la médaille d'or dans une Exposition universelle et internationale officielle. L'action du Comité Français se manifesta d'une façon tellement éclatante que le gouvernement français lui donna la reconnaissance d'organisme d'utilité publique en 1901. En 1904, une organisation similaire se créa en Belgique, et peu à peu d'autres groupements prirent naissance en Suisse, au Danemark, en Allemagne, en Italie, en Autriche, etc...

A l'initiative du Comité Français des Expositions, les divers Comités constitués dans d'autres pays, fondèrent une Fédération Internationale dans le but de défendre les intérêts communs à tous. En 1912, le gouvernement allemand prit l'initiative d'inviter tous les pays étrangers à envoyer des délégués à un Congrès qui se réunit à Berlin, afin de discuter toutes les questions ressortissant aux Expositions, et d'établir des accords qui devraient être soumis pour ratification aux parlements des pays représentés. Le but principal que les promoteurs du Congrès désiraient atteindre était, somme toute, ainsi que l'avait exposé son Président dans le discours d'ouverture, la réduction de la lutte économique, tout au moins dans le domaine des Expositions, dont le nombre sans cesse croissant entraînait les industries de tous pays dans de lourdes dépenses que ne compensaient pas les résultats acquis. Il fallait par une entente internationale arriver à la limitation et à la réglementation des Expositions. Il importait, avant d'aborder cette question, d'établir une classification des Expositions.

CLASSIFICATION DES EXPOSITIONS

Une Exposition est *universelle* quand son programme admet la présentation de toutes les manifestations de l'activité humaine. Elle est dite *spéciale* quand elle est réservée à un seul ou à un nombre restreint des produits de cette activité.

Une Exposition est *officielle* lorsque son organisation est assumée directement par un gouvernement, et elle est *officiellement patronnée* lorsque son organisation est assumée par un organisme privé patronné par le gouvernement.

La même classification est appliquée à la participation d'un pays à une Exposition se faisant à l'étranger ; c'est-à-dire qu'elle est *officielle* lorsqu'elle est organisée directement par le gouvernement, et *officiellement patronnée* lorsque cette participation est assumée par un organisme privé patronné par le gouvernement.

Cette classification ainsi établie, les membres du Congrès furent unanimement d'accord pour décider, dans le but d'arriver à cette limitation de la concurrence économique, but principal assigné à ses travaux :

1) qu'il ne pourrait y avoir dans un même pays qu'une seule Exposition universelle et internationale officielle ou officiellement patronnée, au cours d'une période de dix ans.

2) qu'un pays ne pourrait participer officiellement ou sous un patronage officiel à une Exposition universelle et internationale en dehors de ses frontières que tous les trois ans.

Cette deuxième clause de l'accord était la plus délicate et donna lieu à de longues discussions. On se rendit compte combien il serait difficile d'empêcher une nation, qui, aux termes de cet accord, n'aurait pu participer à une Exposition faite à l'étranger, et où elle aurait cru de son intérêt d'envoyer ses produits, de tourner la difficulté en prêtant son aide financière à un groupement constitué par des initiatives privées.

Un exemple fera mieux comprendre combien, en effet, était délicate cette question. Supposons qu'en 1930 et en 1931 des Expositions internationales universelles officielles soient organisées à Bruxelles et à Paris. Les pays qui prendraient une participation officielle ou officiellement patronnée à l'Exposition de Bruxelles, ne pourraient participer à celle de Paris. Si ces pays estimaient pourtant qu'il serait de leur intérêt de participer aux deux Expositions, ils pourraient évidemment encourager la participation à celle de ces Expositions dont l'entrée officielle leur serait interdite, en prêtant une aide financière à un groupe d'initiatives privées qui se constituerait en vue de grouper les industriels. On ne pourrait donc compter, pour le respect de cet accord, que sur la parfaite loyauté des gouvernements qui l'auraient signé.

D'autres questions furent examinées au cours de cette réunion, notamment celle ayant trait à la protection de la propriété industrielle, à l'organisation de jurys, à l'homologation officielle des récompenses, etc., etc. Mais, de toutes celles qui furent discutées, la plus importante évidemment au point de vue de l'adoucissement de l'âpre concurrence économique, était la limitation du nombre des Expositions ayant lieu à l'étranger.

Une série de vœux fut rédigée avec l'accord unanime des délégués de tous les pays représentés. Elle devait être soumise à la ratification de leurs gouvernements et de leurs parlements respectifs, pour recevoir force de loi : ce qui aurait amené une entente internationale et officielle, qui eut eu les plus heureux effets. La guerre éclata en 1914 et tous les vœux émis au Congrès de Berlin sont demeurés stériles jusqu'à ce jour.

Le Gouvernement français se propose de réunir à Paris prochainement un nouveau Congrès, qui reprendra le programme du Congrès de Berlin dont les conclusions pourront presque intégralement être maintenues. Souhaitons qu'après cette réunion les gouvernements des différentes nations concluent rapidement une entente qui permettra l'utilisation rationnelle et profitable pour les intérêts économiques du monde, des Expositions et des Foires.

LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES... ET SPÉCIALES

Il semble que les Expositions dites universelles ne soient plus souhaitables. Elles exigent des superficies considérables, qu'il devient fort difficile de trouver dans les grandes villes, et l'expérience a prouvé que par l'emplacement des Expositions à la périphérie des agglomérations en concours sont voués à l'échec. La psychologie des foules est un des facteurs les plus importants dans la réussite d'une Exposition. Une Exposition ne réussit qu'à la condition qu'elle donne une impression de vie, qu'elle soit visitée journellement par une foule d'habités. Cette population permanente qui crée l'ambiance de vie, de gaieté, ne peut être obtenue qu'à la condition que l'emplacement de l'Exposition soit l'aboutissement de voies d'accès sympathiques aux promeneurs.

Les Expositions universelles en raison de leur étendue, de l'importance des services de toutes espèces qu'elles comportent, exigent des capitaux importants. Trop souvent répétées, elles grèvent lourdement, comme nous l'avons dit déjà, le budget d'industries qui, bien souvent, n'ont aucun



Quand une maison de commerce modernise sa publicité. La firme Cyrille Robitaille, instruments de musique, à l'Exposition Provinciale de Québec en 1927.

intérêt à y participer, mais pour lesquelles l'abstention serait souvent néfaste aussi.

Les Expositions doivent de plus en plus entrer dans la catégorie des Expositions dites *spéciales* qui exigent des emplacements de moindre importance, et dont l'avantage principal est de demander successivement et à des périodes très éloignées, un effort aux différentes branches de l'activité humaine, ce qui, en raison même de leur espacement, permettra de constater leur évolution et leur progrès.

Il serait hautement désirable aussi que toute initiative soit soumise à l'appréciation des groupements intéressés et compétents au premier chef pour décider de l'opportunité qu'elles peuvent présenter.

Les Expositions spécialisées et échelonnées sur des périodes assez longues pour une même branche, permettraient en même temps de redonner aux Expositions le caractère qu'elles avaient à l'origine, c'est-à-dire celui de concours dont, en réalité, elles n'ont plus que l'apparence. En effet, si les jurys ont à décerner aux participants des récompenses de diverses catégories, des coutumes se sont peu à peu établies qui ont enlevé aux récompenses décernées une grande partie de leur valeur. C'est ainsi qu'il est admis, et depuis longtemps, qu'un industriel ayant obtenu un grand prix à une Exposition officielle internationale, peut, tout en exposant, refuser de se soumettre aux appréciations du jury et se déclarer *hors concours* ou bien que les grands prix obtenus antérieurement lui assurent un rappel de la même récompense. Il est de règle qu'une industrie, dont un des dirigeants fait partie du jury, est par le fait même classée *hors concours*. Nous avons assisté dans maintes Expositions à cette situation véritablement anormale, que des représentants d'industries n'ayant jamais obtenu un grand prix, jugent des concurrents ayant obtenu maintes fois des récompenses les plus élevées, alors que leur propre industrie n'a jamais été jugée, ou n'a obtenu que des récompenses d'ordre inférieur. De même les industries qui ont été titulaires de grands prix dans les temps les plus reculés, et qui ont, indéniablement périclité, se font décerner des rappels de la récompense obtenue jadis.

LES RÉCOMPENSES

Les organisateurs de l'Exposition de Paris en 1925 ont eu le courage de rompre avec ces traditions et il faut les en féliciter. Le règlement des jurys stipulait en effet, qu'aucun exposant n'avait le droit de se dérober à l'appréciation du jury et que celui-ci n'aurait pas à tenir compte des récompenses

obtenues antérieurement pour établir son appréciation. Il serait désirable afin de donner toute leur valeur aux décisions des jurys dans les Expositions, qu'il soit fixé des délais, après lesquels toutes les maisons ayant obtenu une récompense quelconque, même la plus haute, devraient soumettre à nouveau leurs produits à l'appréciation du jury, sans que celui-ci ait à tenir compte des distinctions obtenues précédemment. Il serait à souhaiter également qu'un service international permanent, soit créé qui enregistrerait les récompenses accordées dans les Expositions officielles. Des mesures devraient être prises aussi pour empêcher certains individus peu scrupuleux, qui s'en sont fait une carrière très lucrative, de faire le trafic de diplômes. Par des textes et des vignettes habilement composés, ils sèment dans le public la confusion entre les récompenses ayant une valeur réelle et celles qui constituent une fraude. La Belgique, où aucune loi n'interdit aux particuliers de faire usage des armoiries et des couleurs nationales, était avant la guerre le pays d'élection de ces trafiquants.

Un de ceux-ci s'était établi dans une ville où se tenait une Exposition universelle internationale officiellement patronnée... Des producteurs étrangers, trompés peut-être par ses circulaires, qui présentaient les apparences de papiers officiels ou qui savaient ne pouvoir aspirer aux hautes récompenses à l'Exposition officielle, répondirent à son appel, et reçurent, contre paiement, des diplômes de récompenses diverses, dont le tarif variait suivant l'importance.

On peut voir encore aujourd'hui dans certaines villes d'Europe à des étalages, des diplômes de hautes récompenses ainsi obtenues, et dont l'aspect ressemble pour les profanes, ou les personnes non prévenues, aux diplômes délivrés par l'Exposition officielle, et signés par des Ministres belges.

En résumé, les Expositions faites à bon escient, bien organisées, sont des institutions excellentes, tant au point de vue du développement des échanges commerciaux qu'au point de vue didactique. Elles peuvent être des facteurs dans l'œuvre de rapprochement des peuples, par les occasions qu'elles donnent aux hommes de se rencontrer, d'échanger des idées, de se mieux connaître.

Pour les Expositions, comme d'ailleurs pour les Foires, il faut que les intérêts généraux priment les intérêts locaux et surtout ceux des particuliers, afin d'éviter la dispersion des efforts, et pour que des institutions destinées par leur principe au développement des intérêts économiques, ne deviennent pas une nuisance pour ceux-ci.

Comte A. van der BURCH,

président du comité Belge des Expositions
et des Foires.

— C'est notre petit vin nouveau, je crois qu'il se conservera longtemps.

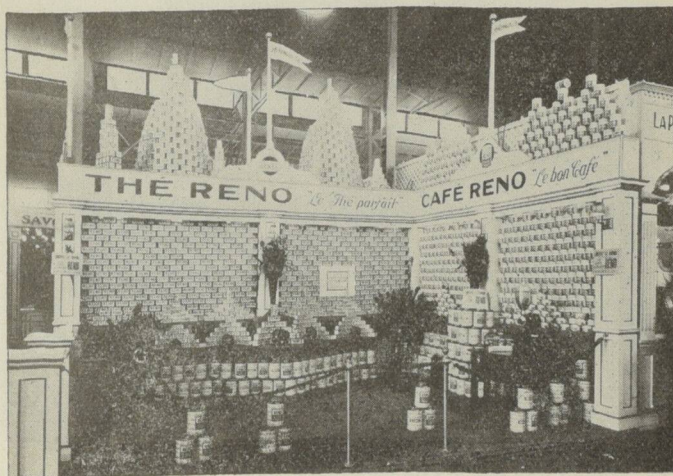
— Pour sûr, quand on y a goûté, on n'a pas envie d'y revenir.

UNE DAME. — Comment, la jeune fille ne vous plaît pas ?
LE JEUNE HOMME. — Heu!... je la trouve un peu efféminée.

Sur la plage :

— Hein, crois-tu que le noir lui va bien, à ma femme ?

— En effet, ça ferait une petite veuve ravissante.



Quand une firme québécoise veut accroître sa clientèle.
La maison J.-B. Renaud & Cie.

S'IL VOUS PLAÎT !

PAS TROP DE BILÉ, ET VOYONS LA VIE EN ROSE !

“ Mon sang n'a fait qu'un tour ”, disent les braves gens en parlant d'un accident. D'autre déclarent que “ leurs cheveux se sont dressés sur leur tête ”. Je n'ai pas encore vu les cheveux se dresser sur la tête, comme se hérissent les poils des chats sous l'action de la colère ou du danger, mais je sais bien qu'ils blanchissent parfois après une émotion violente. Les chagrins ont leur répercussion sur notre santé. Suivant le degré de notre sensibilité, ils troublent notre équilibre et peuvent, à la longue, altérer le fonctionnement de nos organes. En cherchant bien, on trouve souvent un choc moral à l'origine de certaines maladies nerveuses, du diabète et même des coliques hépatiques.

Qu'est-ce à dire sinon que le physique et le moral sont intimement liés ? Et l'on peut ajouter que dans une certaine mesure notre caractère est le miroir de notre santé.

Notre cerveau est un central à deux réseaux. L'un assure ses relations avec le monde extérieur, lui conduit les impressions de nos sens et transmet, en retour, aux muscles, pour exécution, les décisions qu'il a prises.

L'autre ne s'occupe que de ce qui se passe en nous. Distribué à l'infini dans nos organes, il en dirige le fonctionnement et transmet à notre conscience l'impression générale qu'il en reçoit. C'est le système nerveux sympathique. Lorsque notre santé est parfaite, nous ne nous apercevons pas que nous avons un cœur, un estomac, un foie. Un organisme sain n'a pas d'histoire. Nous ressentons une impression de bien-être, d'équilibre et nous pensons que la vie est une belle chose.

Mais qu'une altération se produise, le sympathique, sensible à la moindre perturbation, nous en avertit aussitôt. Je ne parle pas des douleurs accidentelles, une fracture, une plaie qui, chez les individus normalement équilibrés, sont sans influence sur le moral. Mais ce sont les altérations lentes et sournoises de notre santé, les affections chroniques qui impriment leur trace sur notre moral. Combien d'incompatibilités d'humeur et même de drames conjugaux ont pour cause profonde des modifications du caractère liées à des troubles de nos organes !

Nous avons tous nos bons ou mauvais jours. Cependant, se rend-on compte que si le physique influe sur le moral, il n'est pas moins vrai que l'imagination peut être l'ouvrière de la santé et du bonheur. C'est là la clef des cures merveilleuses opérées par Émile Coué !

Coué a prouvé, par ses nombreuses guérisons, que l'imagination est une force prodigieuse qui, dans le domaine de l'esprit comme dans celui du corps, peut donner des résultats surprenants.

La pensée, disait-il, peut devenir tour à tour le poison qui détruit ou le sérum qui guérit. Cette thérapeutique par l'idée, d'ailleurs vieille comme le monde, est un merveilleux instrument d'amélioration ou de guérison.

Aussi faut-il féliciter Coué d'avoir su mettre en valeur cette méthode d'auto-suggestion qui doit occuper un des premiers rangs dans la thérapeutique moderne, car ce sérum moral, dont nous disposons nous-mêmes, devient la source des plus grands bienfaits.

Deux êtres cohabitent dans notre esprit : l'être conscient, volontaire, notre moi, avec notre jugement, notre raisonnement, et l'être inconscient que nous connaissons seulement par les effets remarquables qu'il produit en nous.

C'est cet inconscient qui préside aux mouvements organiques, et qui ne cesse de nous diriger, pendant les instants de

distracted et de sommeil. C'est par son intermédiaire que l'idée de guérison, déposée dans notre imagination soit par nous, soit par un autre, agira comme un véritable “ sérum moral ” susceptible de développer et de produire une excitation fonctionnelle et d'entraîner rapidement la disparition de nombreux troubles.

Le travail qui s'accomplit là est un véritable travail de “ germination mentale ”. L'idée est jetée dans l'esprit comme le grain de blé dans le sillon et le processus de développement dans l'inconscient est semblable au travail souterrain de la plante.

La méthode Coué consiste donc à répéter machinalement avant de s'endormir, cette formule générale qui devient une véritable pilule morale : “ Tous les jours, à tous points de vue, je vais de mieux en mieux. ”

A notre époque d'inquiétude et de vie fiévreuse, Coué a eu le bonheur d'enseigner et d'apprendre, à tous ceux qui venaient auprès de lui, l'optimisme, la confiance et l'énergie.

A beaucoup de malades, il a appris à devenir leur propre médecin ; aux médecins, il a montré l'art de devenir les “ vrais guérisseurs ” et, à tous, il a révélé que l'imagination peut être l'ouvrière de la santé et du bonheur.

CHANTECLERC.

A L'INSTITUT CANADIEN

Les élections de février, à l'Institut Canadien, ont amené à la présidence de cette digne et docte institution littéraire de Québec l'un de nos membres les plus distingués, M. R.-A. Benoit, secrétaire du Premier Ministre de la Province, alors que M. Alphonse Désilets a accepté la charge de Secrétaire correspondant de l'Institut, comme il l'avait déjà à la Société des Arts, Sciences et Lettres. On peut donc penser que ces deux institutions de chez nous n'auront plus de secrets l'une pour l'autre !!!

CHEZ NOS POETES

Le concours 1927-28 de la Société des Poètes a été jugé au début de février par un jury formé de MM. Jean Charbonneau, poète lauréat, de Montréal ; Alphonse Désilets, président de la Société des Poètes canadiens-français ; Avila De Belleval, notaire, ancien président, et Francis DesRoches, secrétaire.

Soixante-dix concurrents y ont pris part, soumettant à l'examen des juges un total de plus de cinq mille vers.

La Lyre d'Or offerte par Madame (Juge) Arthur Lachance, de Québec, a été décernée à Madame L.-J. Saint-Pierre Dugal, de la Rivière-du-Loup comté de Témiscouata, et qui est déjà connue sous le pseudonyme de “ Payse ”.

La Lyre d'argent, donnée par l'honorable Cyrille-F. Delage, surintendant de l'Instruction Publique, est décernée à M. Aimé Lalonde, d'Outremont, Montréal.

La Lyre de Bronze, fournie par M. Louis Carrier, directeur des Éditions du Mercure, est accordée à Mlle Éva Sénécal, de La Patrie, comté de Compton.

Trois Mentions d'Honneur couronnent les pièces de Mlle Mariette Doran, d'Amqui, comté de Matane ; de M. Henri Lebeau, d'Ottawa, et de M. Jean-E. Masson, de Montréal.

La direction du “ Terroir ” présente ses félicitations à ces heureux élus du Parnasse canadien.

LE DELUGE UNIVERSEL

Ne serait-il qu'une légende à comparer avec le formidable désastre du printemps 1927, causé par l'exceptionnelle crue des eaux du Mississippi,— le Grand Meschacébé?

UNE EXEMPLE D'ÉNERGIE, D'ESPRIT PUBLIC ET DE PUISSANCE A L'AMÉRICAINNE

Nous devons à un compatriote d'origine française qui demeure actuellement à East Sound, état du Washington, M. J.-B. Côté, c'est un nom bien québécois,— le remarquable article qui suit. Notre collaborateur s'est placé à un point de vue qui est naturellement le nôtre. C'est pourquoi, nous avons ainsi l'avantage de goûter un délicieux hors d'œuvre dans le menu scientifique et littéraire du Terroir.

LE DIRECTEUR.

Si la richesse des États-Unis était moins grande, leurs ressources moins vastes, la catastrophe sans exemple de la crue du Mississippi, le printemps dernier, aurait pu ébranler sérieusement la structure économique de ce pays. Je ne sais pas que l'histoire ait jamais enregistré un aussi grand désastre par l'eau depuis le déluge universel. J'oserais même affirmer que les pertes matérielles causées par les eaux du déluge étaient en moyenne par mille carré, très inférieures aux dommages faits par la crue du Mississippi ; et cela se comprend facilement si l'on veut bien se rappeler, pour un instant, que les races qui habitaient la terre, à l'époque du déluge, ne possédaient pas l'énorme quantité de bâtiments, monuments, chemins de fer, usines de toute sorte, habitations, routes, ponts, outillages, machines, bestiaux, etc., que les nécessités de la civilisation moderne font surgir et accumuler dans les contrées où la population est aussi dense et la vie aussi active qu'elles le sont dans la vallée du Mississippi. Il est même permis de croire que la valeur des cultures anéanties à cette époque lointaine n'approchait pas celle des riches fermes et plantations détruites par la crue du Mississippi.

Pour nous, Canadiens français, il n'est pas sans intérêt de se rappeler que ce grand fleuve, *Le père des eaux*, comme on le désigne souvent, a été découvert par le missionnaire Marquette, S. J., et par l'illustre Joliet. Ce furent les deux intrépides voyageurs qui les premiers le 17 juin 1673 contemplèrent le spectacle grandiose de ses eaux majestueuses, suivirent son cours sur une grande distance et le firent ensuite connaître au monde civilisé. Ce beau fleuve que les indiens nommaient avec respect : " Le Grand Meschacébé, le plus long — (2616 milles) — et le plus important de l'Amérique du Nord, parcourt et arrose la région la plus fertile et la plus riche de tous les États Unis. Il transporte au golfe du Mexique dans son lit vaseux, les eaux de trente États. En hiver les eaux de sa partie supérieure et celles de plusieurs de ses affluents coulent lentement, emprisonnées solidement sous une épaisse couche de glace, tandis que vers son embouchure les longues silhouettes des cannes à sucre et les autres produits des climats chauds bordent ses rives verdoyantes.

J'ai devant moi en écrivant ces lignes, une grande carte des États-Unis sur laquelle je puis embrasser d'un seul regard tout le cours de ce beau fleuve avec le site des nombreuses et peuplées cités établies sur ses bords, dont il soutient et alimente le commerce. De Cairo à la Nouvelle-Orléans, cette gigantesque décharge des eaux des cinq huitièmes du territoire des États-Unis s'étend sur un parcours de plus de mille milles. De grandes rivières, elles-mêmes, presque des fleuves, telles que le Missouri, l'Ohio, l'Arkansas, la Rouge, la Tennessee, etc., sont ses affluents. Il arrose une vallée formée de terres d'alluvion d'une fertilité prodigieuse, qu'il inondait périodiquement et où il déposait un riche limon avant la venue de l'homme civilisé.

Des générations entières ont peiné pour construire des digues capables de retenir ses eaux dans leur lit à l'époque des crues, et de les diriger vers le golfe, tel un gigantesque canal.

On est habitué de considérer la grande muraille de Chine comme une des merveilles du monde. Un astronome a même déclaré que cette muraille était le seul travail sorti de la main de l'homme qui pourrait être vu à l'œil nu de la lune, si cet astre était habité. Cette énorme fortification a deux mille milles de longueur, vingt-cinq pieds de largeur à sa base, quinze au sommet, et trente de hauteur. Trois cent mille soldats, de nombreux prisonniers de guerre, les fonctionnaires malhonnêtes du pays, furent employés à sa construction qui commença en 219 avant J.-C. et n'était pas encore terminée en l'an 500 de notre ère. Je cite ces chiffres étonnants afin de faire apprécier par comparaison la tâche herculéenne qu'ont dû accomplir les habitants de la vallée du Mississippi pour mettre leurs villes, leurs villages, leurs fermes et leurs familles à l'abri de ses eaux envahissantes et surnoises. On estime à vingt-cinq cents milles la

longueur des terrassements qui retiennent et dirigent les eaux du Mississippi et de ses affluents vers le golfe du Mexique. Ils sont d'une hauteur allant jusqu'à trente pieds, avec une largeur de cent pieds à la base. Ils égalent sinon surpassent les dimensions de la muraille de Chine. La nécessité de protéger de riches et fertiles plaines a été le motif puissant qui a inspiré ces deux grandes œuvres. La grande muraille de Chine a été élevée pour protéger les riches plaines centrales de ce pays contre l'invasion des barbares ; les digues du Mississippi ont été érigées pour protéger des plaines, aussi riches et fertiles, contre une invasion encore plus terrible que celle des barbares : celle des eaux. Et, étrange faillite de prévisions et calculs humains les deux grandes digues, presque identiques, furent impuissantes à protéger les peuples qui vivaient paisibles et confiants dans la solidité de leurs murs, contre l'invasion qu'elles étaient censées arrêter. Un jour la muraille de Chine céda sous la pression des hordes barbares qui y firent une brèche par où elles se déversèrent comme un torrent sur les grandes plaines centrales où elles s'établirent en vainqueurs et imposèrent leurs mœurs aux races du pays dont elles changèrent le caractère. De même les digues du Mississippi ne surent pas contenir les grandes eaux de la crue extraordinaire du printemps dernier, qui accumulèrent dans les plaines centrales des États-Unis des ruines incalculables.

Les constructeurs des digues du Mississippi avaient cru en les élevant un pied ou deux plus haut que le niveau des plus hautes eaux, dont ils avaient le " record ", avoir une marge suffisante, capable d'assurer pour toujours une protection efficace contre les inondations du printemps. L'on conçoit que de telles précautions n'étaient pas superflues quand on se rend compte que des milliers de gens habitent à un niveau inférieur de plusieurs pieds à celui du fleuve, en temps ordinaire. Comment se fait-il alors qu'un désastre tel que celui du printemps dernier ait pu se produire ? C'est ce que beaucoup de gens ignorent et que je vais tâcher d'expliquer ici.

On a généralement dans le grand public, attribué cette inondation au déboisement — déforestation — à outrance des États dont les eaux alimentent le fleuve ; mais tel n'est pas le cas. Il y a longtemps d'ailleurs que les grandes forêts vierges des États du centre ont disparu sous la hache du colon.

Les grands affluents du Mississippi ont eu jusqu'à cette année, la louable coutume, en raison de leur situation géographique et du jeu des saisons et des différences de climat, de ne jamais faire leur crue annuelle simultanément. Les grandes eaux de chacun d'eux se produisant toujours à des époques différentes. Ainsi la crue du Missouri pouvait se produire lorsque le chenal principal du Mississippi avait déjà terminé, ou presque, l'évacuation des eaux de la crue de l'Ohio, et de même pour les autres. De cette façon l'écoulement des eaux se faisait normalement. Mais cette année, par un singulier caprice de la nature, cet ordre fut tout bouleversé. Il plut à la fois et à torrents dans les trente États de cet immense système fluvial, avec le résultat que les eaux grossies de tous ces grands affluents se précipitèrent tout d'un coup vers le golfe du Mexique par un canal devenu tout-à-coup absolument incapable de suffire à la tâche. Le niveau de la rivière devint soudainement deux et trois pieds plus élevé que celui qui avait été prévu lors de la construction des digues.

Il est difficile de concevoir une idée de la formidable puissance de cette masse liquide en mouvement. Peut-être pourra-t-on s'en former un peu une idée en disant que le 30 avril, le débit de la rivière était à Memphis, Tennessee dix fois celui du Niagara. En face de la ville historique de Vicksburg, la rivière était de six mille pieds de largeur avec une profondeur de cinquante pieds, et coulait au taux de six milles à l'heure.

Le fameux spécialiste économiste, Herbert Hoover, secrétaire du Commerce dans le cabinet Coolidge, et que le gouvernement dépêcha sur les lieux, muni de pouvoirs presque illimités, dès le début du désastre, afin d'organiser les services de secours, de démenagement, de rationnement et de ravitaillement des sinistrés, dit dans son rapport officiel que j'ai consulté dans la préparation de cet article, que lorsque la digue se rompit à Stops Landing, environ le quart de la rivière se déversa par cette brèche, et que dans l'espace d'une semaine, une superficie de cent cinquante milles par cinquante fut couverte par une couche d'eau de vingt pieds d'épaisseur, chassant cent cinquante mille personnes de leurs demeures. Les

journaux ont raconté un peu dans le temps les mesures héroïques qu'il fallut prendre pour sauver la ville de Nouvelle-Orléans, menacée d'une destruction certaine. Cette agglomération de cinq cent mille êtres humains habite une ville bâtie tout-à-fait en bas du niveau ordinaire du fleuve. Lorsque cette vague irrésistible formée des eaux grossies de trente États s'avança vers le golfe, il devint évident en face des rapports alarmants envoyés de tous les points d'observation sur le parcours du fleuve, qu'une immense catastrophe menaçait la métropole de la Louisiane. Alors Hoover, sur l'avis des ingénieurs consultants du gouvernement décida de faire sauter la levée en aval de la ville en un endroit où les eaux peuvent se déverser directement dans le golfe du Mexique. Des comtés entiers furent noyés par la vague s'échappant de cette brèche béante, mais le niveau de la rivière demeura normal immédiatement en amont et en face de la ville et une plus grande catastrophe fut évitée. Les dommages causés aux comtés ainsi sacrifiés seront payés en partie par le gouvernement de l'État et par la ville de la Nouvelle-Orléans.

Grâce à la rapidité d'organisation de secours, les pertes de vie dans cette immense calamité furent insignifiantes, mais en revanche les pertes matérielles furent énormes. Qu'on en juge un peu : deux cent vingt-cinq mille têtes de bétail, un million trois cent mille volailles noyées. Six cent mille acres, soit cent vingt-quatre comtés inondés pendant les mois d'avril, mai juin et juillet. La valeur des pertes en dollars se chiffre à deux cents millions. Hoover estimait en avril le nombre des sinistrés à trois mille dans chacun des États de l'Illinois, du Kentucky et du Tennessee, à trente milles dans l'État du Missouri, à cent vingt mille dans l'État de l'Arkansas et à cent cinquante mille dans l'État du Mississippi formant un total de plus de trois cent mille et qui plus tard atteignit quatre cent mille. Cette population se trouva absolument dénuée de tout et il fallut la secourir immédiatement, la vêtir, la nourrir et la transporter dans des camps de concentration installés dans des endroits élevés, et établir ensuite un service d'hygiène efficace afin de prévenir toute épidémie. On peut difficilement concevoir l'étendue d'une semblable tâche. Sous l'habile direction de Hoover et de ses assistants, on s'est mis à l'œuvre avec l'énergie et le sens pratique qui caractérisent la race américaine, et avec le concours de la Croix Rouge Américaine, les souffrances inévitables résultantes d'une telle catastrophe ont pu être réduites au minimum.

L'appel de Hoover à la charité du peuple américain pour le soulagement des misères des sinistrés est digne d'un grand homme et d'une grande nation à cause de sa simplicité et de l'élévation des sentiments qu'il exprime. Il mérite d'être cité :

“ Personne, dit-il, ne peut accuser ces infortunés d'être victimes de négligence de leur part. Leur sort n'est pas de leur faute. Leur fardeau est un appel à la charité de leurs compatriotes. Le Tout-Puissant a béni notre pays en ressources et en richesses immenses. Nous comptons nos possessions par centaines de milliards. Plusieurs millions de nos compatriotes se reposent de leurs labeurs journaliers, ce soir, dans leurs demeures, sans appréhension pour la santé et la vie de leurs petits enfants. Mais une terrible catastrophe a frappé notre peuple du Sud.

Ils portent un fardeau de plusieurs fois plus lourd que le secours que nous pouvons leur donner. Nous gens du Nord avons le devoir impérieux de panser leurs plaies.”

Le peuple américain répondit généreusement à cet appel, et il convient aussi de dire aussi que notre Saint Père le Pape souscrivait dernièrement, la jolie somme de cent mille dollars au fond de secours.

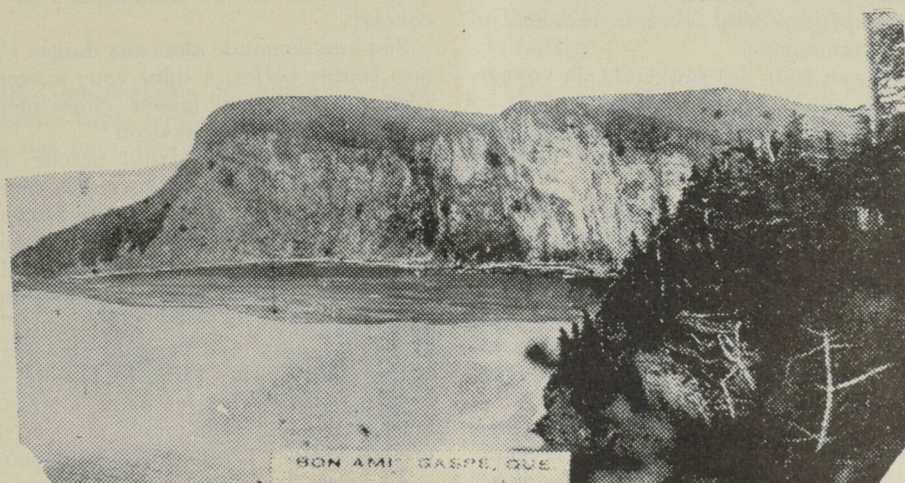
Ce pays offrait après le retrait des eaux à peu près l'aspect qu'a dû avoir la terre après le déluge, alors que des milliers de cadavres d'animaux pourrissaient et empestaient l'air d'effluves malsains, et des mesures énergiques d'hygiène durent être prises immédiatement pour protéger la santé publique.

Le problème qui s'imposa ensuite fut celui du rétablissement des sinistrés dans leurs occupations d'avant l'inondation, et cela comprenait la reconstruction des bâtiments de fermes, des établissements de commerce, des institutions de bienfaisances et scolaires, des routes, ponts, etc., le remontage des fermes en bestiaux, ustensiles de ménage, chevaux, mulets, instruments de culture, et enfin l'obtention de crédits aux sinistrés et la reconstruction des levées. Une tâche aussi gigantesque aurait pu décourager des gens moins énergiques que les Américains, mais on s'est mis à l'œuvre avec ardeur, les capitaux sont venus en abondance, et au moment où j'écris ces lignes — septembre — les traces des ravages d'une des plus grandes catastrophes qui aient jamais éprouvé un pays sont en train de disparaître.

Il y a de fortes divergences d'opinion sur les différents projets qui ont été proposés pour empêcher pour toujours le retour d'une autre inondation du Mississippi. Ce sujet brûlant promet de provoquer des discussions acrimonieuses à la prochaine session du Congrès. On a proposé comme alternative la construction de réservoirs à la tête des affluents du fleuve, mais les avocats de ce projet oublient le fait que ce n'est pas l'eau des montagnes qui cause les débordements du Mississippi, mais plutôt les pluies tombant sur le bassin d'alluvion du fleuve même et de ses affluents. Si dans la crue de 1913 les eaux passant par Pittsburg, sur l'Ohio, celles passant par Sioux City sur le Missouri, et celles passant par St-Paul sur le Mississippi avaient pu être retardées dans leur course par des réservoirs, la crue en aval de Cairo n'aurait été réduite que d'à peine 2%.

Il y a aussi les partisans du reboisement à outrance — reforestation — mais le fait que la plus grande crue du Mississippi supérieur dont on ait un “record” se produisit en 1844 alors que le Nord-Ouest était encore couvert de forêts vierges, semblerait indiquer que des résultats positifs ne pourraient pas être obtenus par ce moyen. Dans la crue actuelle les digues ont efficacement protégé au moins vingt mille milles carrés de territoire, ce qui prouverait conclusivement que la surélévation des levées au-dessus du niveau des plus fortes crues connues, est le moyen le plus pratique et le plus économique de protéger efficacement la vallée au fleuve de Cairo jusqu'au golfe du Mexique aussi bien que la Louisiane et la Nouvelle-Orléans.

J.-B. CÔTÉ.



Ce à quoi parfois l'on rêve quand, au cours de l'hiver, on esquisse des paysages estivaux !

EAU FORTE OU PASTEL

LE RADIO

“Mais nous songeons à l'Amour, rien qu'à l'Amour !”

DANS LE BOUDOIR AU LUXE CHAUD ET DISCRET.

Dans le boudoir au luxe chaud et discret, où meubles et tentures harmonisent somptueusement leurs formes et leurs teintes, deux couples se font vis-à-vis, séparés par un meuble mystérieux, en forme de console. Dans les profondeurs de cette table magique se cache la plus prestigieuse invention des temps modernes, le médium idéal qui nous dévoile en ondes sonores les secrets de l'univers : le radio.

Des deux gentlemen, rien à dire, si ce n'est qu'ils sont corrects en tous points. Quant aux deux femmes, elles forment le plus ravissant contraste que l'on puisse imaginer.

Une brune plutôt grande, suprêmement élégante de tournure, dont la robe de soie noire avive la carnation pâle et satinée. Ses yeux sombres, calmes, infiniment profonds, jettent parfois, l'espace d'un instant, des lueurs qui éblouissent. Rien de comparable au sourire qui fleurit sans cesse sur sa bouche troublante, sinon le geste ensorceleur de ses mains nerveuses jouant sur le bras du fauteuil ou caressant sa chevelure.

Une blonde toute petite, grassouillette, à la figure souverainement fine et expressive, aux gestes innombrables et spirituels. Des yeux d'un bleu vertigineux, des lèvres quémandeuses et des cheveux bouclés où les plus belles teintes de l'or s'entrecroisent idéalement. Des pieds et des mains minuscules, toujours en mouvement, suivant un rythme difficile à saisir au début, mais qui peu à peu se fait pénétrant et obsesseur.

De temps en temps, l'un des messieurs tourne une clef et le radio, joyeux d'être libéré, déverse dans l'appartement des chansons, de la musique, des discours, qu'il va chercher aux quatre coins du monde pour distraire les deux couples qui l'entourent.

Tour à tour, selon le déplacement de l'aiguille-fée, on entend la musique grave et puissante de l'orgue jouant un hymne religieux ou accompagnant un motet de circonstance chanté par un chœur réputé, on écoute une conférence politique ou une causerie humoristique, ou bien encore on se laisse bercer par les mélodies lentes ou effrénées des orchestres de luxe des grands restaurants et des hôtels fameux.

Et, phénomène bizarre, la conversation des deux messieurs et des deux dames suit insensiblement la course fantaisiste du radio, s'animant au rythme des danses ultramodernes pour devenir sérieuse pendant les hymnes de l'orgue et s'alanguir voluptueusement avec la cadence incomparable des valse en amourées.

Alors chacun égrène à son tour des souvenirs de voyage, évoquant les choses et les gens aperçus et admirés dans les cités diverses dont l'âme mystérieuse plane sur ce petit boudoir coquet, se mêlant et se confondant pour quelques instants avec l'âme enivrée de ses hôtes.

New-York, Atlantic City, Détroit, Chicago, Boston, Montréal, Ottawa, défilent tour à tour sur l'écran hypersensible de la pensée fiévreuse des quatre amis qui se laissent bercer au gré des souvenirs du passé miraculeusement resuscité.

New-York, la moderne Babylone et Montréal, la grande métropole de demain, se partagent les honneurs de cet étrange tournoi.

Broadway, ses lumières éblouissantes, ses cafés tapageurs, ses théâtres prestigieux, ses hôtels exclusifs, Fifth Avenue, ses palais, Central Park, ses pelouses à perte de vue et ses fleurs innombrables, reflètent tour à tour leurs somptuosités et leurs merveilles dans les yeux éblouis des deux dames et

des deux messieurs, cependant que Montréal surgit également devant eux avec l'enchantement unique de ses parcs, de sa Montagne majestueuse, de ses hôtels distingués, de ses restaurants artistiques, de ses églises dévotieuses et de son fleuve ensoleillé.

Moi, dit l'un des deux hommes, je me vois au coin de la 42^{ème} rue et de Grand Central Station. Il est cinq heures, c'est la sortie des magasins, et la foule la plus cosmopolite qui soit au monde, s'empresse vers l'entrée du métro ou se rue dans les ascenseurs qui conduisent au chemin de fer élevé. Jamais je n'ai vu ce spectacle sans me sentir frissonner dans tout mon être à la pensée de ma propre petitesse et de celle de tous ces êtres qui composent l'humanité et s'agitent en tous les sens sur le monde immense. C'est à devenir fou tant les pensées se ruent, se croisent, se heurtent, se brutalisent dans notre cerveau surchauffé par cette extraordinaire vision. Hommes, femmes, de tous âges, de toute apparence, de toute condition, d'où venez-vous où allez-vous ? Pourquoi n'arrêtez-vous pas un instant ? Pourquoi ne me tendez-vous pas la main ? Oubliez-vous que nous sommes frères, que nous suivons ici-bas un même chemin qui nous mène vers une destinée identique ? Vous tous que je n'ai jamais rencontrés et que je ne reverrai plus, vous que j'aurais tant aimés, tant chéris peut-être, pourquoi fuyez-vous si vite, pourquoi ne vous arrêtez-vous pas ?

Un silence de quelques instants, un coup de pouce sur l'aiguille, et Montréal surgit dans la majesté d'une rhapsodie classique.

Moi, dit l'autre, j'ai voué un culte à notre grande cité depuis le jour où, en chère compagnie, je fis, au soleil couchant, l'ascension d'un versant de la montagne par les rues silencieuses, qui s'échelonnent le long de la pente escarpée. A mesure que nous montions, la vue devenait de plus en plus merveilleuse. Au loin, le Saint-Laurent aux eaux de moire, large, radieux, éblouissant ; plus près, la ville immense avec ses usines, ses maisons à appartements, ses hôpitaux, ses demeures de millionnaires, tout cela fondu dans la splendeur du vert des arbres magnifiques dont les bouquets surgissent de partout ; enfin, autour de nous les rues calmes, apaisées, bordées de hautaines “mansions” que nul tumulte n'atteint, que nul magasin ne dépare, que nulle réclame ne disgracie.

Il s'arrête, car un trouble de l'air vient de suspendre le concert.

Son ami demande alors aux dames : “Mais dites-moi donc, mes toutes belles, à quoi vous songez pour être à ce point silencieuses et nous laisser, chose inconcevable, porter tout le poids de la conversation ?”

La double réponse jaillit précise, lumineuse, chantante : “Mais nous songeons à l'Amour, rien qu'à l'Amour !”

Comme toujours, vous avez raison, Mesdames, et nous avons tort, remarque le second monsieur.

Pour nous faire pardonner, reprend alors le maître de la maison, nous allons vous prier de sabler avec nous une coupe de champagne à la santé de l'Amour “qui flotte dans l'air à la ronde”, ainsi que parle la chanson.

Un instant plus tard, le liquide doré mousse dans les coupes brillantes et les deux couples rapprochés choquent leurs verres en fredonnant, avec le radio, les motifs de la célèbre valse “C'est vous ! c'est vous !”

Et alors, il y a tout lieu de croire que les deux dames ne sont plus seules à rêver de l'Amour.

Aimé PLAMONDON.

Les Noces de ferblanc de la Société des Arts, Sciences et Lettres

“ La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper les Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.”

Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Fondée en décembre 1917, trois journalistes formèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard— avec un effectif de quelque vingt-cinq membres son existence civique.

En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres-patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.

*
* *

Le 6 février 1928, M. Alphonse Désilets, secrétaire-correspondant de la Société des Arts, Sciences et Lettres, adressait aux sociétaires la lettre suivante :

“ La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec célébrera, lundi le 13 février, le dixième anniversaire de sa fondation.

Nous avons l'ambition de réunir tous les membres de notre Société et ses amis qui ont à cœur l'avancement des Arts, des Sciences et des Lettres au Canada français. Et les directeurs comptent sur votre présence au dîner-causerie qu'ils ont organisé pour lundi prochain, à 7.30 hrs du soir, au nouveau club des Journalistes, 115 Grande-Allée. Une chronique des premiers dix ans d'activité de la Société sera présentée par M. Damase Potvin et un programme de chant et de musique agrémentera ce dîner familial. La présence des dames sera hautement appréciée.

La carte de banquet est de \$2.00. Nous espérons que vous ferez bon accueil à notre envoyé et que vous serez des nôtres le 13 au soir.”

*
* *

Et le 13 février 1928, une centaine de personnes répondaient à l'appel du rendez-vous, pour célébrer les noces de ferblanc de la Société des Arts, Sciences et Lettres et sous la présidence de son onzième président, M. Lorenzo Auger, architecte.

*
* *

La célébration prit, selon le programme, la forme d'un dîner-causerie. Une carte à format double, le menu-souvenir, d'allure artistique, marquait la solennité particulière des circonstances et un hommage aux trois initiateurs de cette idée qui germa il y a dix ans, de ce mouvement qui se manifesta il y a dix ans, de cette association qui naquit il y a dix ans.

*
* *

En feuilletant le menu nous lisions ce qui suit :

“ La Société des Arts, Sciences et Lettres a été fondée à Québec en décembre 1917.

Elle a pour objet de grouper les Canadiens français désireux de cultiver par eux-mêmes ou d'encourager parmi les nôtres les beaux-arts, les travaux scientifiques et la littérature.

Ses moyens d'action sont : les conférences publiques, les concerts et soirées artistiques, les dîners-causeries, les études et discussions en commun, les concours littéraires, les expositions, les voyages d'études, la publication d'articles, de revues et de livres.

Elle a pour organe “ Le Terroir ”, fondé en 1918.

La Société des Arts, Sciences et Lettres eut pour initiateurs : MM. Georges Morisset, publiciste, Damase Potvin et Alonzo Cinq-Mars, journalistes.

Elle compte aujourd'hui 150 membres, artistes, hommes de lettres, professionnels, hauts fonctionnaires, professeurs, industriels et hommes d'affaires.

*
* *

Et à la page suivante :

“ Au Dessert.— Musique d'orchestre par Mesdemoiselles Gosselin et Garneau.— Chant par M. Roméo Faguy.— Allocution du président, Monsieur Lorenzo Auger, architecte.— Causerie par M. Damase Potvin, secrétaire-archiviste de la Société, sur “ La Société des Arts, Sciences et Lettres depuis sa fondation.”—Chant par M. Roméo Faguy.— Musique par Mesdemoiselles Gosselin et Garneau.”

*
* *

Et sur la dernière page, ce qui suit :

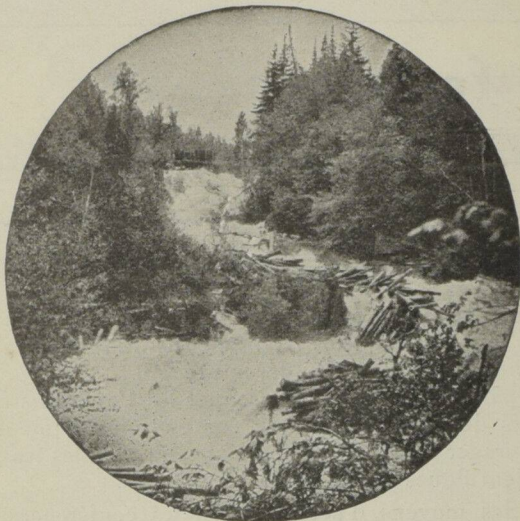
Direction actuelle (1928) de la Société des Arts, Sciences et Lettres :

Président : M. Lorenzo Auger, architecte ; vice-présidents : Commandeur J.-Eugène Corriveau, agent consulaire, Major J.-Ernest Légaré, importateur ; secrétaire-archiviste : M. Damase Potvin, journaliste ; secrétaire-correspondant : M. Alphonse Desilets, ingénieur agronome ; trésorier : M. G.-E. Marquis, statisticien ;

Directeurs : M. Georges Morisset, publiciste, Dr P.-H. Bédard, échevin, M. F.-N. Savoie, ingénieur agronome, M. Raoul Dionne, importateur, M. Aimé Plamondon notaire, M. Napoléon Lavoie, percepteur du Revenu, M. Jean Thomas, professeur, M. Jos.-S. Blais, courtier, M. L.-Philippe Morin, comptable licencié.

Aviseur légal : M. Antonio Langlais, avocat ;

Vérificateurs : M. Hector Faber, imprimeur, M. René Lemoine, financier.



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, :- :- :- :-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts.
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Tous les anciens présidents étaient-ils présents? Non. Il y avait bien les Morisset, les Gagnon (Onésime, C. R.), les Savoie (Narcisse), les Désilets (Alphonse), les Dionne (Raoul), mais il manquait les Magnan (C.-J.), qui avait eu la gentillesse d'adresser une lettre d'excuse, les Paquet (Théo.), les Piché (G.-E.), puis les Marquis et les Bédard engagés le même jour dans un conflit électoral.

*
* *

Et parmi les autres convives, on remarquait notre président actuel, M. Lorenzo Auger, puis notre secrétaire "perpétuel" M. Damase Potvin, qui siégeait à droite, et à gauche... Maxime Le Doyen, l'invité d'honneur, paraît-il, qui, d'après la consigne occulte, devait n'avoir rien à faire et rien à dire!

*
* *

Autour des tables quelques dames, Madame Morisset, Madame Potvin, Madame Désilets, Madame Corriveau, Madame McClure, Madame Grégoire, Madame Fournier, Madame Christon, qu'entourait la belle théorie des commandeurs et chevaliers, les décorés de quelques distinctions honorifiques.

*Ainsi se trouvaient fort bien groupés
Des deux sexes les beaux "ENRUBANNÉS!"*

*
* *

Parmi ces sociétaires de haute vertu qui avaient le privilège du voisinage charmant des dames, il y avait le chevalier commandeur, M. Georges Bellerive, le chevalier-commandeur M. J.-Eugène Corriveau, M. le chevalier Aimé Plamondon, M. le chevalier Narcisse Savoie.

*
* *

"Les beautés de l'Apocalypse, aperçues d'abord comme une confusion, gagnent les cœurs." — BOSSUET.

*
* *

Il y avait aussi M. Antonio Langlais, C. R., M. Napoléon Lavoie, M. Louis-Philippe Morin, M. J.-A. Fournier, M. Iéopold Christin, M. Hector Faber, M. Jos.-S. Blais, M. Jean Thomas, M. Irénée Masson, M. Georges Boulanger, M. J.-T. Perron, M. J.-A. McClure.

Et nous allions oublier M. Jean Charbonneau, poète-lauréat, avocat, de Montréal, M. J.-E. Grégoire, avocat, M. J.-Arthur Marier, industriel, M. Georges Duquet, artiste-peintre, M. Jos.-C. Hébert, notaire à Montmagny, et enfin M. Alphonse Désilets, B. S. A., président de la Société des poètes.

*
* *

Sur la carte-menu-souvenir figuraient les photographies de trois mousquetaires, à l'époque de la naissance de la société des Arts, Sciences et Lettres: Athos, Porthos, et Aramis qui n'y était point à la célébration, puis celle d'un autre: d'Artagnan.

*
* *

M. le président, à l'heure du café, dit:

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soon.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES.

M. LORENZO AUGER
Président actuel

A l'heure du café, le président, cette fois, loin des détresses du célibat, se leva et fit l'allocution suivante :

MESDAMES,
MESSIEURS,

C'est pour moi un honneur, en même temps qu'un vif plaisir, de vous souhaiter la bienvenue. Honneur auquel je ne songe pas à me dérober, à cause de la joie que j'éprouve à tenir la place du père devant une aussi belle et aussi grande famille.

La Société des Arts, Sciences et Lettres célèbre aujourd'hui le dixième anniversaire de sa naissance. Bien qu'elle ait eu une jeunesse heureuse, cependant elle a déjà son histoire.

L'un des Pères de notre Société, écrivain émérite dont les œuvres sont connues par tout le pays et même à l'étranger, Monsieur Damase Potvin, nous dira tout à l'heure les grandes lignes de cette histoire.

En rappelant ainsi nos principales activités, depuis dix ans, il plaira particulièrement à nos membres dévoués, aux ouvriers de la première heure comme à ceux d'aujourd'hui, et il dira notre gratitude à nos hôtes distingués dont le concours, en maintes circonstances, a garanti le succès de nos plus difficiles entreprises.

Parce que les plus belles fleurs de notre humanité n'ont pas dédaigné d'ajouter leurs charmes aux gaietés de cette fête, nous avons songé qu'en retour un peu de chant et de musique encadrerait bien ces délices de la table jointes à celles de l'esprit.

Nous remercions les Sociétés sœurs qui ont voulu se joindre à nous, ce soir, en nous déléguant leurs distingués ambassadeurs. La présence ici des dignes représentants de l'Institut Canadien, de la Société Provancher d'Histoire Naturelle, de celle du Parler Français, de la Société des Poètes et des Auteurs Canadiens, et de la Société Artistique et Littéraire de Montmagny, ajoute au plaisir de cette fête le charme réconfortant de la bienfaisante confraternité.

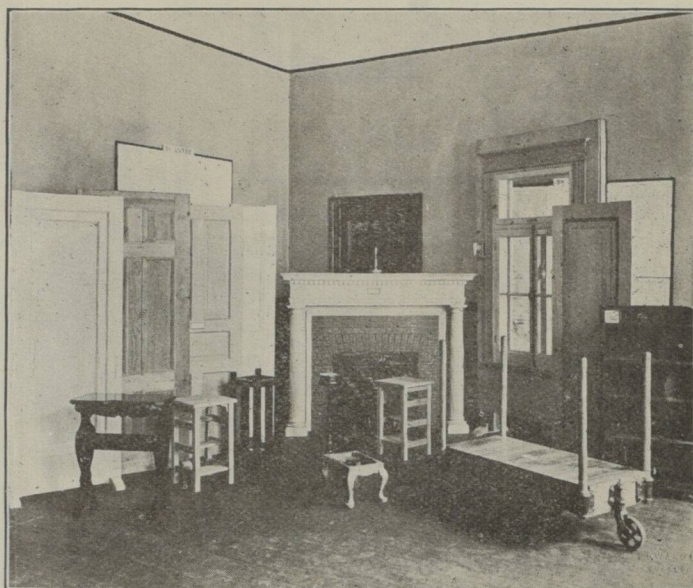
La Société des Arts, Sciences et Lettres a encore d'autres motifs de se réjouir aujourd'hui. C'est de compter autour de cette table quatre de ses membres estimés, dont la dignité personnelle et les qualités professionnelles ont été récemment couronnées d'enviables distinctions. Nous sommes heureux de féliciter en cette occasion : M. Georges Bellerive, avocat, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand ; M. J.-Eugène Corriveau, commandeur, et M. le notaire Aimé Plamondon, chevalier, de l'Ordre du Saint-Sépulcre ; M. Narcisse Savoie, ingénieur agronome, officier de l'Ordre du Mérite Agricole.

Enfin, nous ne sommes pas moins heureux de saluer le retour au milieu de nous de notre collaborateur estimé M. Georges Duquet, peintre et sculpteur, qui vient de terminer des études spéciales à Paris et qui nous rapporte intacts tout le patriotisme et tout le dévouement qu'il a naguère donnés aux œuvres artistiques de notre Société.

Après avoir entendu quelques communications de notre Secrétaire-correspondant, je vous laisserai au plaisir d'écouter M. Damase Potvin nous redire ce que la Société des Arts, Sciences et Lettres a accompli durant le premier lustre qu'elle couronne aujourd'hui de si brillante façon...

*
* *

Et notre secrétaire-archiviste depuis la fondation, de "perpétuelle vaillance", tourna pendant quelques vingt minutes le film littéraire et historique de la Société des Arts, Sciences et Lettres.



Travaux d'élèves menuisiers. Janvier 1928.

ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC

185, Boulevard Langelier

Téléphone 3-3313

FONDATION DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL
INSTALLATION ET OUTILLAGE MODERNE
DIPLOMES OFFICIELS

ENSEIGNEMENT

Le programme de l'Ecole Technique de Québec comporte l'enseignement théorique et pratique des métiers suivants :

**MÉCANICIEN, FORGERON, FONDEUR,
MENUISIER, MODELEUR.**

La partie théorique de l'enseignement comprend des cours de mathématiques (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie), de sciences (mécanique, physique, chimie, électricité), et de dessin industriel.

La rétribution scolaire est de \$1.50 par mois pour la 1ère année.

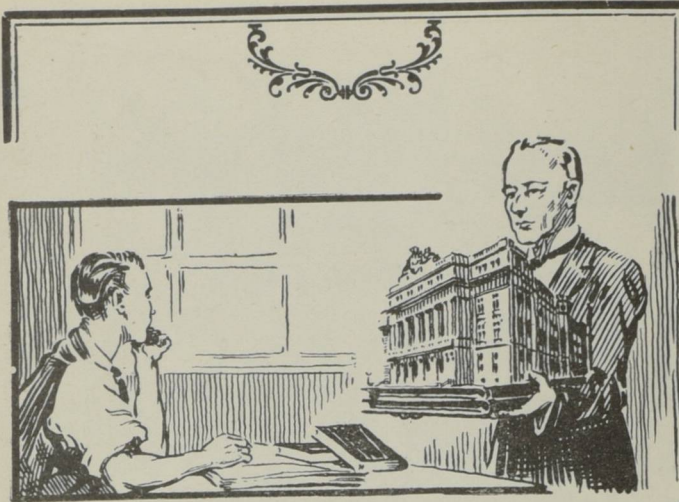
Des bourses sont accordées aux élèves méritants des 2e et 3e années.

L'Administration offre les cours suivants :

- Cours du jour commençant vers la mi-septembre.
- Cours du soir commençant vers le 1er octobre.
- Cours spéciaux d'automobile pouvant commencer en tout temps de l'année scolaire.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



“L'ECOLE CHEZ SOI”

A TOUS CEUX
qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés
du commerce, de l'industrie et de la finance, qui
désirez améliorer votre sort, augmentez votre com-
pétence professionnelle en suivant ces cours! -:- -:-

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne
droit sans aucune obligation de votre part
à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure “L'ECOLE
CHEZ-SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation
de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'Anglais Commercial Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

Adresse.....
A-60

Celui à qui on avait attribué les premiers mots, les balbutiements de la Société des Arts, Sciences et Lettres fut invité à dire les “derniers mots.”

*
**

Un quotidien, le lendemain, de ce qu'il avait dit rapporta ce qui suit :

“ Il paraissait pourtant bien convenu qu'il ne devait y avoir qu'un seul oracle, le secrétaire archiviste de la Société, M. Damase Potvin... a fait l'historique de la Société avec mesure et modération. Toutefois, il s'est oublié lui-même. Si la Société a vécu sa décade, nous le devons beaucoup à la ponctualité, à l'énergie, et au dévouement de M. Potvin ”. (appl.)

Maxime LEDOYEN.

Les Beaux-Arts.

Un banquet a réuni, le jeudi, 9 février 1928, chez Kerhulu, des membres et élèves de l'École des Beaux-Arts. D'après l'information d'un quotidien du lendemain M. C.-J. Simard, sous-secrétaire de la province, répondant à une santé, a dit entr'autres choses, ce qui suit :

“D'après Platon, le beau est la mesure et la proportion”. En effet, le beau est la seule chose qui dure dans le vie et tout s'applique au principe de Platon. D'ailleurs, le temps vous dira qu'il n'y a que le beau qui résiste à l'étreinte et que rien n'est beau sans ces deux choses. L'École des Beaux-Arts est une institution qui doit former une nation au goût, car le goût est une chose qui s'acquiert et nous ne l'acquérons que par l'étude. Vos professeurs en vous dirigeant dans vos études ont la préoccupation constante de former votre goût ”.

M. Simard déclara que les Beaux-Arts étaient peu connus en Amérique. Il demanda aux élèves de ne pas avoir peur de la critique, mais surtout d'avoir confiance en leurs professeurs et foi en leur école.

BIZARRERIES MONDAINES

Il est entendu qu'une femme ne dit jamais son âge... exact. Peut-on l'y contraindre? En l'espèce, il s'agit d'une femme citée au tribunal à titre de témoin.

La galanterie française répond aussitôt : “ Que non pas ! ” Mais ainsi n'en juge-t-on pas ailleurs. Une artiste dramatique viennoise vient d'en faire l'expérience.

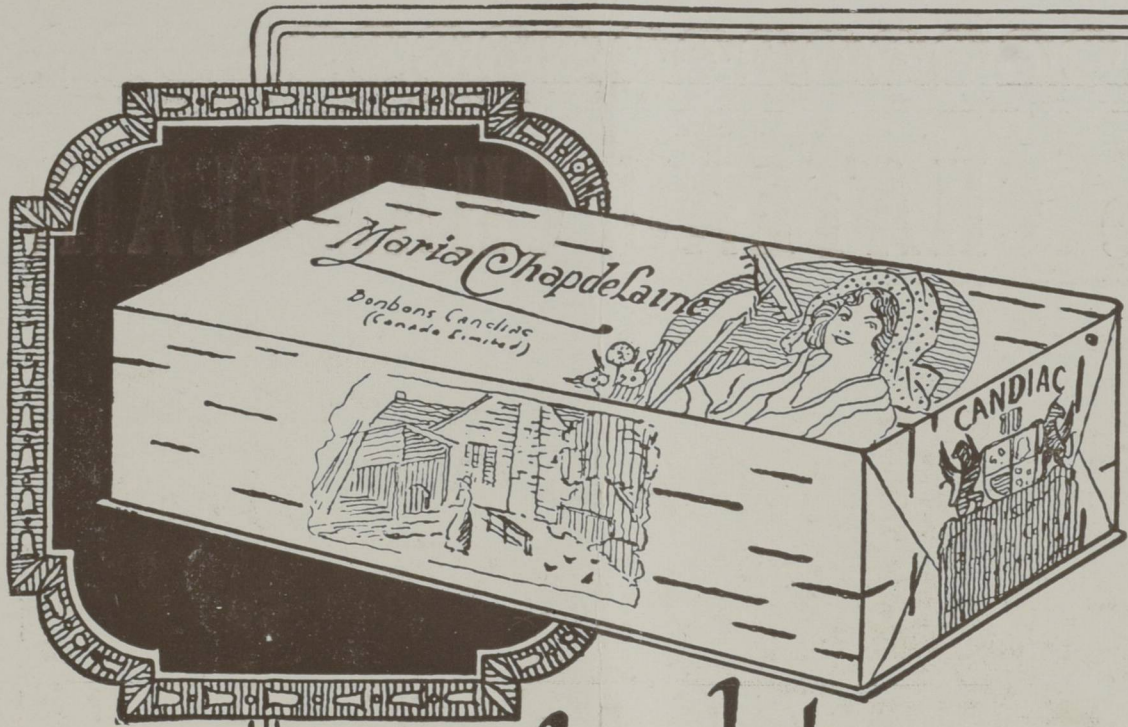
Citée comme témoin, l'artiste à la question du président : “ Quel est votre âge ? ” a répondu : “ Vingt-sept ans ”. Or, elle en a vingt-neuf, et il s'est trouvé, naturellement, une “ chère amie ” pour dénoncer l'inoffensive supercherie. Aussitôt, le parquet viennois a commis un juge d'instruction, qui a retenu l'artiste sous l'inculpation d'avoir induit le tribunal en erreur par une fausse déclaration !

C'est aller un peu loin, car, dit non sans malice un confrère de là-bas, “ s'il fallait poursuivre toutes les femmes qui ont invariablement vingt-neuf ans jusqu'à l'âge de quarante, et qui ne sortent ensuite jamais de la trentaine, on aurait beaucoup à faire ”.

Et cela nous rappelle un magistrat que ses fonctions mettaient fréquemment en face des “ jeunes dames essayant de dissimuler leur âge, et qui murmuraient “ en avalant les dizaines ”... six ans.

— On ne vous les donnerait pas, madame, disait-il galamment. Et il était toujours remercié par un sourire...
Puissent les juges de Vienne suivre son exemple !

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— H.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



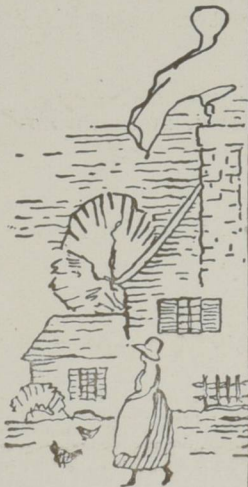
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -



Le CHATEAU CHAMPLAIN



Puisse ce mouvement se propager !

Une nouvelle hôtellerie québécoise, absolument moderne, construite à l'épreuve du feu, dans un quartier dont il transforme et embellit l'aspect général, et à qui les propriétaires et les directeurs ont eu l'heureuse et louable inspiration de donner un vocable historique.

C'est la plus belle, la plus pratique, la meilleure manière de perpétuer le Québec historique et d'en tirer avantage.

C'est l'aspect et l'exemple que donne le Château Champlain, comme le Château Frontenac, qui contribueront beaucoup sinon le plus, à accentuer le mouvement touristique vers Québec.

Là se trouve l'un des moyens de salut !

Il convient d'en féliciter l'initiateur de cette entreprise, M. Joseph Samson, ancien maire de Québec et M. Bruno Lefebvre, administrateur-général, de même que tous ceux qui ont contribué à ajouter un élément de plus

AUX PAYSAGES ET AUX SCENES DU TERROIR